

# choisir

revue culturelle  
n° 576 – décembre 2007



( La confiance,  
un 6<sup>e</sup> sens



*Sous l'écorce  
des visages  
tressés  
d'ombre*

*un sourire  
s'est glissé  
à fleur  
d'humanité*

*craquelure  
de paix  
ciselant  
l'aube*

*pétale  
de lumière  
dans la paille  
des jours*

**Francine Carrillo**

*Braise de douceur*



***L'équipe de « choisir »  
vous soubaite de***

***« Lumineuses Fêtes »***

***sous le signe de la fraternité et  
se réjouit de vous retrouver en 2008.***

# choisir

n° 576 - décembre 2007

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Pierre Emonet s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Jacqueline Huppi, secrétaire  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Internet : www.choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy  
Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Étudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

## Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG,

Eglise de la réconciliation, Taizé

p. 7 : Philippe Lissac/GODONG

p. 11 : Jacqueline Huppi

p. 25 : Rezorfilms

p. 28 : Kurt Wyss, Bâle © 2007,

ProLitteris, Zurich

p. 31 : Médiathèque de l'architecture

et du patrimoine, © CNM

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Enfin, le silence de Noël... <i>par Louis Christiaens</i>	
<b>Actuel</b>	<b>4</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Balles et ballons <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>9</b>
Raison et 6° sens. Le chemin de la foi <i>par Michel Cibils</i>	
<b>Eglises</b>	<b>13</b>
L'émotion au service de la foi. Taizé à Genève <i>par Blaise Menu</i>	
<b>Politique</b>	<b>17</b>
La Suisse inquiète. Encore l'UDC. Que faire ? <i>par Christophe Büchi</i>	
<b>Histoire</b>	<b>21</b>
La question de Palestine <i>par Joseph Hug</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>25</b>
Des mondes masculins <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
<b>Expositions</b>	<b>27</b>
Marchand et collectionneur. Ernst Beyeler <i>par Geneviève Nevejan</i>	
<b>Lettres</b>	<b>30</b>
L'épanchement du songe. Gérard de Nerval <i>par Gérard Joulié</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>34</b>
Une Eglise divine et humaine <i>par Monique Desthieux</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>35</b>
Religions et psyché <i>par Raphaël Broquet</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>36</b>
Le kiosque de Huysmans <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
<b>Bloc-notes</b>	<b>42</b>
Emmanuel <i>par Gladys Théodoloz</i>	
<b>Table des matières 2007</b>	<b>44</b>

# Enfin, le silence de Noël...

*Je me souviens très bien de ce soir-là. La conversation durant le repas était animée et soudain l'un de mes amis, emporté par la dynamique de son argumentation, a dit abruptement à l'un de ses voisins : « Tais-toi ! » Sur le moment, la rudesse du propos étonna les convives. Chose curieuse, loin de garder en mémoire le ton discourtois de cette remarque, cet incident m'a rendu un grand service. L'expression malheureuse du « Tais-toi ! », dans l'esprit du classique « Silence dans les rangs ! » ou de la célèbre formule de Georges Marchais « Taisez-vous, Elkabbach ! », est devenue de la sorte une occasion de réfléchir sur les richesses du silence. Celui-ci, en effet, reflète la diversité de nos situations humaines et spirituelles.*

*Alors que nous risquons d'être bientôt entraînés dans l'agitation qui précède et accompagne la période des fêtes de fin d'année, celle de Noël et celle du nouvel an, je continue de m'interroger sur la qualité du silence auquel nous aspirons tous et toutes, spécialement durant les prochaines semaines. Il est des silences éloquentes qui reflètent notre approbation et des mutismes qui disent nos mécontentements. Je peux aussi me taire de manière glaciale ou tout simplement pour me mettre poliment, et non moins efficacement, à l'écart des autres. Je connais également des silences, non pas lourds ou dévastateurs, mais qui, dans une prévenance chaleureuse, se teintent de paix et de bonheur à partager. Au terme de l'année 2007, dans le flot des informations qui nous rejoignent, quel silence avons-nous le désir de découvrir pour sortir de nos préoccupations, de nos inquiétudes ? S'agit-il seulement de se taire ?*

*Au-delà du bruit commercial qui entoure ces semaines dites festives et des commentaires sur le choix des cadeaux et la composition des menus, ne sommes-nous pas plutôt invités à revisiter ces zones profondes de silence qui tissent notre personnalité, avec ses impressions, ses émotions, ses souvenirs proches et lointains, ses projets ? Un silence pour soi. Un silence pour les autres. Bien plus, quelle est la tonalité du silence à laquelle nous aimerions être sensibles durant les jours qui*

*viennent ? Allons-nous continuer à prendre part délibérément à des bavardages superficiels ou plutôt nous disposer à nous rendre attentifs à ce bon silence, chargé d'émerveillement, afin d'entendre ce qui, chaque année, nous est rappelé : « Et le Verbe s'est fait chair, Il a habité parmi nous. »*

*Le temps qui nous prépare à la fête de Noël 2007 ne deviendrait-il pas un temps privilégié non seulement pour se taire, mais pour écouter ? Pour entendre le silence de l'Enfant de la crèche, le Fils de Dieu. Le silence auquel nous sommes invités, ce n'est donc pas seulement l'absence de bruit extérieur, ni la mise à l'écart - toujours difficile - des pensées et des inquiétudes qui nous habitent. Il s'agit d'une descente, patiente et bienveillante, là où nous prenons le parti de ne plus tout organiser, tout contrôler, tout diriger. Nous rejoignons ainsi ce que les maîtres spirituels recommandent à leurs disciples, de se tenir en présence de Dieu ou de son Fils en disant simplement : « Tu es là et je suis là. »*

*Bienheureux bergers qui, dans leur fervent désir de trouver le Christ là où il était, n'étaient heureusement pas englués dans une volonté de pouvoir ni encombrés de verbiage navrant. Dans la nuit, leur veille prenait appui sur des composantes familières chargées de sens, de bon sens : la recherche de traces, d'indices, une sensibilité aux changements, et surtout l'attente, forte et discrète, du Sauveur, le Verbe de Vie !*

*Décidément, taisons-nous. Car le silence se révèle une source de vie et, pour y accéder, cela se travaille. C'est le langage de l'homme intérieur qui se prépare à entendre un appel qui le concerne : « Mes brebis écoutent ma voix »... En guise de conclusion, un exercice pratique nous est suggéré. A la fin du mois de décembre 2007, des milliers de jeunes, qui participent à la 30<sup>e</sup> Rencontre européenne de Taizé, seront accueillis à Genève, dans l'Arc Lémanique et la France voisine ; voilà une belle occasion de les écouter. Ils ont peut-être quelque chose à nous dire... Sur la jeunesse d'aujourd'hui et sur l'Eglise de demain !*

**Louis Christiaens s.j.**



---

■ Info

---

### Créationnisme à l'école

Un manuel scolaire helvétique, *Natur Wert*, place le créationnisme sur le même plan que la théorie de l'évolution, a dénoncé, dans la *NZZ am Sonntag*, Markus Wilhelm, professeur à la Haute école pédagogique de Suisse centrale (Lucerne). *Natur Wert* indique que « les croyants partent de l'idée que Dieu a créé l'univers. Depuis environ 150 ans, l'idée s'est toutefois répandue parmi les scientifiques qu'il n'y aurait aucun créateur, mais que la vie résulterait de processus chimiques aléatoires et que la diversité actuelle proviendrait d'autres modifications dues au hasard. » « Ce sont là deux positions extrêmes », a critiqué le professeur Wilhelm. La conception la plus répandue dans la population manquerait dans ce livre : la conciliation entre la foi en Dieu et l'acceptation de la théorie de l'évolution. Il s'est dit particulièrement choqué de voir placer les théories créationnistes sur le même plan que la théorie de l'évolution.

Une critique réfutée par Beat Mayer, président de la commission chargée des plans et des moyens d'enseignements scolaires qui assume la responsabilité de l'édition controversée. Pour lui, *Natur Wert* ne cherche pas à utiliser la foi en la création divine contre la théorie de l'évolution, mais à amener les élèves des classes secondaires à découvrir des conceptions variées sur la création du monde. Peut-être... mais comme l'a signalé de son côté Paul Schmid-Hempel, professeur d'écologie expérimentale à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, l'ouvrage donne une définition de la théorie de l'évolution, typiquement créationniste et fondamentalement erronée. En

effet, selon Darwin, ce n'est pas le hasard qui est au centre de l'évolution, mais la sélection naturelle à l'origine du développement des espèces. (Apic)

---

■ Info

---

### Libre accès à Jérusalem

Le 8 novembre passé, Mgr Celestino Migliore, observateur permanent du Saint-Siège à l'Onu, a affirmé une fois de plus devant les Nations Unies qu'une solution durable à la crise au Proche-Orient devait « inclure le statut de la Ville sainte de Jérusalem », avec l'accès libre aux Lieux saints pour les fidèles de toutes les confessions et nationalités. C'est ce que stipule d'ailleurs la résolution de l'Assemblée générale des Nations Unies du 25 avril 1997.

Au sujet de Jérusalem toujours, les chefs des trois grandes communautés religieuses de la Ville sainte ont lancé, depuis Washington, un appel commun au respect mutuel et en faveur de la paix, regrettant qu'une des sources du conflit soit l'utilisation abusive des religions. Les Lieux saints devraient être des lieux de prière et de louange, auxquels les fidèles devraient avoir libre accès, ont écrit les deux grands rabbins d'Israël - l'ashkénaze Yona Metzger et le sépharade Schlomo Amar -, le patriarche grec-orthodoxe de Jérusalem Theofilos III, le patriarche latin Michel Sabbah, l'évêque luthérien Munib Younan, l'évêque anglican Suheil Dawani, ainsi que le cheikh Taysir Tamimi, chef de la Cour suprême islamique.

---

 ■ Info
 

---

## Commerce du riz

L'Alliance œcuménique « agir ensemble » (AOAE), basée à Genève, a publié une étude qui montre que la libéralisation du commerce du riz a entraîné un accroissement de la faim et de la pauvreté chez les petits producteurs de riz dans au moins trois pays en développement (Ghana, Honduras, Indonésie). La publication de cette étude a coïncidé avec une étape critique des négociations mondiales sur le commerce, qui se sont poursuivies à Genève en novembre.

L'AOAE indique, par exemple, que les riziculteurs ghanéens de Dalun, dans le nord du pays, ont constaté une chute de 75 % de la demande pour leur production depuis 2000, tandis que le riz provenant des Etats-Unis, du Vietnam et de la Thaïlande a inondé le marché local. Ou encore, la production de riz s'est effondrée au début des années '90 au Honduras, après que le gouvernement ait supprimé les droits de douane et le soutien aux producteurs, dans le cadre de programmes du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale.

---

 ■ Info
 

---

## Philo contre fondamentalisme

La philosophie peut être un bon moyen de lutter contre le fondamentalisme islamique : c'est la thèse soutenue par Franz Magnis-Suseno s.j., professeur de philosophie à l'Université catholique de Djakarta, lors de son discours au siège de l'association catholique internationale Aide à l'Eglise en détresse. Selon le jésuite, si on introduit les fidèles et les intellectuels musulmans dans le débat philosophique, on les aide à « considérer l'islam d'un point de vue différent ».

Le Père Magnis-Suseno a noté que de nombreux musulmans étudiant la philosophie, l'histoire et les disciplines humanistes sont orientés vers un horizon cognitif et spéculatif large, tandis que ceux qui étudient les sciences naturelles se révèlent souvent fondamentalistes. Aussi stigmatise-t-il le fait que les sources destinées aux études humanistes ont tendance à se tarir dans les universités occidentales, ce qui pourrait renforcer le fondamentalisme islamique en Occident.

Se référant au contexte indonésien, le religieux a noté que les universités islamiques du pays enseignaient une doctrine islamique plutôt ouverte et tolérante. Or elles comprennent l'enseignement de disciplines comme l'herméneutique et la théologie, assez influencées par la pensée occidentale. Les fondamentalistes, au contraire, ont plutôt tendance à fréquenter les universités publiques et voient dans les nouvelles lignes d'interprétation du Coran une « tentative des chrétiens » pour vaincre l'islam. (Fides)

---

 ■ Info
 

---

## Banque du Sud

Sept pays sud-américains (Argentine, Bolivie, Brésil, Equateur, Paraguay, Uruguay et Venezuela) ont créé le 3 novembre la Banque du Sud, un organisme dont l'objectif est de s'affranchir de la tutelle des institutions financières du Nord, FMI et Banque mondiale notamment. Selon le journal *La Croix*, ce projet est le plus ambitieux mis sur pied par Hugo Chavez au niveau international. « Même le Brésil de Lula, chef de file de la gauche modérée, a donné son feu vert à cette initiative. Plus surprenant encore, la Colombie d'Alvaro Uribe, fidèle alliée de Washington, a demandé à rejoindre

El Banco del Sur ». Ce projet repose sur la flambée des cours de l'or noir, mais aussi des matières agricoles qui bénéficie à l'Argentine et au Brésil.

Depuis 2003, la région connaît une croissance économique vigoureuse. Cette année, le PIB de l'Amérique latine devrait encore augmenter de 5 % (après 5,6 % l'an passé), selon la Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes (Cepal) des Nations Unies.

---

■ Info

### **Birmanie, enfants soldats**

Confronté à une pénurie d'effectifs militaires, le gouvernement birman recrute de force des enfants comme soldats. Certains n'ont pas plus de 10 ans, dénonce l'organisation Human Rights Watch (HRW) dans un rapport publié le 31 octobre, intitulé *Sold to be Soldiers*.

Les officiers travaillant dans les centres de recrutement falsifient les dossiers d'enrôlement afin de faire passer les enfants pour des jeunes de 18 ans, l'âge minimum légal pour le recrutement. C'est que les recruteurs de l'armée, ainsi que les intermédiaires privés reçoivent des versements en espèces et autres primes pour chaque nouvelle recrue. Certains enfants sont battus jusqu'à ce qu'ils acceptent de se porter « volontaires ». Les groupes armés non gouvernementaux, notamment les groupes d'insurgés constitués sur une base ethnique, utilisent également des enfants soldats, mais dans des proportions bien moindres, selon HRW. Un groupe de travail du Conseil de sécurité de l'ONU va prochainement examiner les violations commises à l'égard des enfants en Birmanie. (Apic)

---

■ Info

### **Sorties d'Eglise**

Les Eglises catholiques cantonales de Suisse ne peuvent exiger de leurs membres qui veulent la quitter qu'ils renient leur foi. Une telle prescription violerait l'article 15 de la Constitution fédérale sur la liberté de foi et de conscience. C'est à cette conclusion qu'est arrivé, le 16 novembre, le Tribunal fédéral, qui a tranché dans l'affaire d'une femme qui voulait quitter la paroisse de Lucerne sans sortir de l'Eglise. Or la paroisse de Lucerne, pour qui quitter une communauté paroissiale devait être la conséquence d'un renoncement à la foi catholique, ne l'avait pas accepté. Sa décision avait été confirmée par le Conseil synodal cantonal.

Les juges de Mon-Repos en ont donc décidé autrement et admis le principe d'une « sortie partielle » de l'Eglise catholique. Quant aux conséquences pastorales, à savoir la privation de prestations comme les sacrements, elles sont du ressort de l'Eglise elle-même.

Cette décision du Tribunal fédéral rejoint le droit canon. En 2006, le Saint-Siège avait remis en cause la position des évêques allemands, qui correspond à celle de l'Eglise cantonale lucernoise. Ils estimaient que la procédure officielle de « sortie de l'Eglise », nécessaire pour cesser de payer l'impôt religieux, équivalait à une rupture avec l'Eglise. Le Conseil pontifical pour l'interprétation des textes législatifs avait alors précisé qu'il ne suffit pas qu'un nom soit rayé de la liste des membres de communautés chrétiennes dressée par les autorités civiles pour considérer qu'un fidèle est placé « hors de l'Eglise ». Trois conditions sont requises pour que la défection de l'Eglise soit effective : la décision personnelle intime de quitter l'Eglise ; l'affirmation publique de

cette décision ; l'enregistrement et l'acceptation de cette décision par les autorités religieuses et non par les autorités civiles. « L'acte légal et administratif de sortie de l'Eglise », indique le document du Vatican, ne constitue pas en soi un « acte de rupture avec l'Eglise » au sens du droit canonique. « La volonté de rester membre de la communauté des croyants peut même avoir été préservée chez celui qui vient de l'accomplir. » (Apic)

## ■ Info

### La question des Roms

Le viol et l'assassinat d'une Italienne attribués à un Tzigane a été l'occasion d'une attaque contre les lois d'hospitalité dans la péninsule et d'une exacerbation des sentiments xénophobes. Le gouvernement Prodi a même adopté en urgence un décret facilitant l'expulsion des étrangers membres de l'Union européenne pour des motifs de « sécurité publique ».

Accusée d'être trop souple et accueillante à l'égard des immigrés, l'Eglise catholique d'Italie s'est défendue. Les récents actes de racisme commis dans le pays contre des membres de la communauté roumaine et des Tziganes « sont inacceptables du point de vue moral et chrétien et suscitent la préoccupation des responsables religieux », a déclaré le 5 novembre le Père Federico Lombardi, directeur du Bureau de presse du Saint-Siège. De son côté, le cardinal Camillo Ruini, vicaire de Rome, a affirmé dans *La Stampa* du 6 novembre : « S'il n'y avait pas l'Eglise, les problèmes de sécurité seraient bien plus graves. » Et le 7 novembre, Benoît XVI a reçu en audience Calin Popescu Tariceanu, Premier ministre roumain, qui tenait à remercier le pape ainsi que l'Eglise « pour la solida-

rité qu'ils ont toujours exprimée à l'égard des immigrés ».

Stigmatisés, les Tziganes de Roumanie vivent en marge de la société et leurs enfants sont, pour la plupart, encore exclus des écoles. Les mentalités commencent à évoluer, mais extrêmement lentement. Le gouvernement roumain a certes défini sa nouvelle stratégie politique vis-à-vis des Roms en 2001. Le Ministère de la santé a, par exemple, donné son accord pour développer des politiques sanitaires spécifiques en direction des populations roms. Mais, de l'avis d'observateurs, il s'agit là d'un bon document... sur le papier. La mise en œuvre du programme tarde à démarrer par manque financier et de réelle volonté politique.

Ce problème touche directement l'Europe par l'immigration qu'il suscite et devrait l'engager à soutenir plus activement le gouvernement roumain dans sa démarche d'intégration de la communauté.



# Balles et ballons

*Les sportifs professionnels sont décidément des gens particuliers. Lorsque mon équipe de foot favorite ou « mon » joueur de tennis préféré perdent, ils sont déçus bien sûr, mais très vite ils « nous » parlent du prochain match. Et en effet, souvent la prochaine rencontre est gagnée, même après une amère défaite. Cette faculté de dépasser les déceptions et les échecs m'a toujours impressionné.*

*Nous avons tous des projets que nous aimerions réaliser, pour lesquels nous nous sommes beaucoup investis et qui parfois n'aboutissent pas. Et cela fait mal, longtemps parfois, parce que d'autres personnes ont été impliquées. Et là on aimerait bien faire comme ces sportifs. Ne pas ressasser le passé et traverser l'échec ou la perte comme si de rien n'était. Il ne faut pas, bien sûr, se fier aux apparences, mais il est vrai que certaines personnes semblent moins touchées ou moins vulnérables que d'autres au contre-coup d'un échec. Mais est-ce vraiment une vulnérabilité ? L'enjeu n'est pas la défaite ou l'échec lui-même : il doit toucher, puisque l'on s'est investi. L'art est peut-être de ne pas se laisser arrêter par ce qui n'a pas fonctionné, de voir ce que l'on peut en apprendre.*

*Un jour, au cours d'une promenade, j'ai découvert un élément de réponse à cette question. Mon regard a été attiré par un bruit et j'ai vu des ballons pris dans un épineux. Ils avaient probablement été lancés pour une fête. S'ils étaient fortement accrochés et « luttaient », ils éclataient. Seuls ceux qui se laissaient porter par le vent pouvaient poursuivre leur route. Evidemment, les gens ne sont pas des ballons, et même les ballons ne se suspendent pas volon-*

*tairement à un arbre. Mais je crois que lorsque nous sommes ballottés par les événements de la vie et que nous expérimentons une difficulté ou toutes sortes d'« épineux » sur notre chemin, nous sommes parfois tentés de nous y arrêter. Il peut nous sembler que c'est le seul point fixe auquel il est possible de s'accrocher quand tout se dérobe. Mais le problème est que lorsque l'on s'accroche, on n'avance plus.*

*A l'image des sportifs professionnels ou des ballons, il y a des personnes qui arrivent à se laisser porter. Elles ne cherchent pas à lutter mais utilisent la force du vent pour aller plus loin. Elles font confiance au changement qui les aide à avancer. Et cette confiance, elles la puisent dans l'objectif qu'elles se fixent : gagner, être le ou la meilleure.*

*Je crois que nous, croyants, pouvons apprendre de cette concentration sur ce qui est à venir. Il nous faut toutefois y apporter une nuance. Notre avenir n'est pas dans une victoire ou un succès matériel, mais dans la relation avec les autres et avec Dieu. Ce sont ces relations qui peuvent nous porter pour traverser les difficultés. Nous sommes dans le temps de l'Avent, qui nous rappelle que Dieu s'est fait homme pour rejoindre l'humanité là où elle est, mais surtout pour lui montrer le chemin et faire route avec elle pour la sauver. C'est tout le message de Noël.*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

# Raison et 6<sup>e</sup> sens

## Le chemin de la foi

●●● **Michel Cibils**, Genève

Physicien, enseignant à l'EPFL et à l'Université de Neuchâtel

Nous disons souvent « je ne croirai jamais » et à d'autres moments nous affirmons « je veux croire ». C'est par notre réflexion et par notre raison que nous décidons d'adopter l'une ou l'autre de ces attitudes. Dans l'Évangile de Jean, les versets qui rendent compte de l'incrédulité de Thomas (Jn 20,24-29, version TOB) se terminent par l'expression de Jésus qui dit ceci : « Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. » Jésus pose ici avec une remarquable acuité le problème des relations entre la foi et la raison. Il nous incite à y réfléchir et à devenir « spirituellement adultes ».

Généralement, lorsque nous employons le mot « croire » dans le langage quotidien, c'est parce que nous ne sommes pas tout à fait convaincus de ce que nous allons dire ou affirmer. Souvent nous haussons les épaules en disant « je crois », nous faisons un geste imprécis avec les mains et nous ajoutons en même temps « peut-être » ou « je ne sais pas ». Ces mots évoquent un manque de sûreté et expriment la notion d'incertitude, d'hésitation, le doute de quelque

chose qui est éventuellement possible mais dont on n'a pas de véritable confirmation.

Or ce sont les notions inverses qui apparaissent dans le sens religieux du mot « croire ». Lorsqu'il est écrit dans une confession de foi, il contient les concepts de certitude, d'assurance, d'intime conviction, de quelque chose d'indubitable. Le doute est en quelque sorte écarté par le sens religieux du mot « croire » qui est prononcé lors des liturgies dans les églises.

Le texte biblique dit : « Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru. » Nous pourrions ajouter : « Bienheureux ceux qui, sans avoir touché, ont cru », puisque face à l'incrédulité de Thomas, Jésus l'invite à mettre le doigt à la place des clous et à enfoncer la main dans son flanc pour pouvoir croire. En extrapolant, nous pourrions aussi avoir envie d'ajouter : « Heureux ceux qui, sans avoir entendu, ont cru », car si Dieu ne se laisse ni voir, ni toucher, il ne se laisse que très peu entendre.<sup>1</sup> Dans les Évangiles, ce n'est qu'à deux reprises (lors du baptême et de la transfiguration de Jésus) qu'une voix se fait « écouter » en disant : « Celui-ci est mon fils bien-aimé. Écoutez-le ! » (Mc 9,7 version TOB). En allant encore plus loin, nous pourrions aussi dire : « Heureux ceux qui, sans avoir goûté, ont cru » et même : « Heureux ceux qui, sans avoir senti, ont cru. »

1 • La transmission de la foi passe cependant par la parole et par l'« entendre », comme on peut le lire dans Rm 10,14 : « Comment donc invoqueraient-ils celui en qui ils n'ont pas mis leur foi ? Et comment croiraient-ils en celui qu'ils n'ont pas entendu proclamer ? Et comment entendraient-ils, s'il n'y a personne pour proclamer ? » (n.d.l.r.)

*La foi est un don, une grâce divine, mais aussi un choix volontaire, raisonné, qui ouvre sur l'agir. C'est un chemin en perpétuel devenir, dégagé par notre « sixième sens » et fondé sur le désir conscient de « faire confiance ».*

Ainsi pourrions-nous croire dans le sens religieux de ce mot, c'est-à-dire avec certitude, sans utiliser notre raison, sans faire appel à aucun de nos cinq sens : ni la vue ni le toucher ni l'ouïe ni le goût ni l'odorat ? Sans faire usage d'aucun de ces sens qui permettent de nous ouvrir vers l'extérieur, de recevoir les signes du monde qui nous entoure et d'être en contact avec l'autre ? Le fait de croire serait une action totalement repliée sur nous-même, interne à notre corps, sans aucune relation avec notre prochain... Cela serait fort triste et un peu désespérant !

## Le sixième sens

Heureusement, il y a un mot qui apparaît dans le passage de l'Évangile de Jean et qui nous fait réfléchir : c'est le mot « foi ». Jésus dit à Thomas : « Cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi » (Jn 20,27 TOB). Pourquoi alors ne pas penser que la foi est peut-être notre sixième sens ? Un sixième sens offert par Dieu, gratuitement, sans conditions, et qui ouvre la voie de notre croyance. C'est au travers de ce sixième sens que nous arrivons à croire en raison, au sens le plus religieux de ce mot, en repoussant le doute, en tendant vers la certitude, sans faire usage d'aucun de nos cinq autres sens.<sup>2</sup>

La pensée rationnelle demande toujours d'établir des définitions précises des concepts. En ce qui concerne la foi, la Bible y répond et donne une explication qui épouse la notion de « preuve » si chère à la démarche d'un esprit scientifique. Elle est écrite au début du chapitre onze de l'épître aux Hébreux et dit ceci : « Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. C'est par la foi que nous reconnaissons que l'univers a

été formé par la parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles » (He 11,1,3 version Segond).

## Une action

A la lueur de ces versets, il est pertinent de souligner trois caractérisations. Premièrement, la foi n'est pas un soupir opaque et languissant de l'âme opprimée. C'est une disposition spirituelle qui se manifeste vigoureusement par la preuve de la pensée au niveau de la pratique et de l'action. L'intention n'est pas d'ouvrir ici le débat sur la justification par les œuvres ou par la foi, mais dans l'épître de Jacques nous trouvons un verset qui dit ceci : « La foi qui n'aurait pas d'œuvres est morte dans son isolement » (Jc 2,17 TOB). Le temps de la foi est donc le temps de « l'agir ». Le temps de la foi est le temps de « l'événement » dans le raisonnement.

Etre chrétien aujourd'hui, c'est avoir un optimisme exigeant. C'est agir pour combler les aspirations de la créature humaine. Agir pour s'aimer et s'aider soi-même. Agir pour aimer et aider son prochain. Agir pour rendre ce monde plus apte à recevoir la bénédiction de Dieu. Dans un de ses sermons, Calvin disait : « Il faut qu'un chrétien, étant même en repos, ait toujours un pied levé pour marcher au combat. »<sup>3</sup> Il voyait juste : pour nous, chrétiens d'aujourd'hui, l'annonce de l'Évangile est en fait un paisible combat que nous devons mener pour que

2 • Le rôle des croyances dans le rapport à la réalité, le pouvoir créateur de la volonté sont des idées développées par William James (1842-1910). Cf. *La volonté de croire*, présentation par Stéphan Galetic, Les empêchements de penser en rond, Paris 2005, 320 p. Voir aussi la rubrique *livres ouverts*, à la p. 35 de ce numéro. (n.d.l.r.)

3 • J. Calvin, *Calvini Opera*, vol. 8, p. 397.

cette terre ne soit pas une vallée de larmes mais une véritable cité de Dieu ! C'est la foi, vivante avec l'action, la raison et l'événement, qui nous donne ce courage de vivre en disciples de Jésus-Christ. C'est elle qui aide la communauté à s'affirmer et à vivre sa passion d'une manière plus consciente.

Cependant, cette pratique ne peut pas être fondée seulement sur une sorte de « bon vouloir » facile : pour maintenir un sens à l'action de la foi, il faut que de grandes idées permettent de confirmer et de renouveler sans cesse nos convictions envers Dieu.

En nous inspirant de la pensée de Paul Tillich, nous pourrions dire ceci : la théologie est à la culture, ce que la foi est à la religion. Ces mots suggèrent que dans toute réflexion menée en société, il existe un lien étroit entre le fait religieux fondé sur la foi et le monde intelligible fondé sur la raison. C'est sans doute pourquoi Albert Einstein reconnaît que dans tout travail scientifique d'une certaine envergure, il y a une conviction bien comparable au sentiment religieux. Cette conviction, liée à un sentiment profond d'une raison supérieure, traduit pour lui l'idée de Dieu.<sup>4</sup>

## Une décision en devenir

Deuxièmement, la foi qui nous est donnée nous incite à faire des choix. C'est grâce à elle que nous choisissons ce que nous voulons ou pouvons croire. C'est aussi elle qui permet à chacun de choisir par le raisonnement comment est-ce qu'il croit et de dire, en toute sérénité, « je ne croirai jamais » ou « je veux croire ». La foi est le discernement qui permet de

prendre soi-même, en tant qu'individu, la « décision » de devenir chrétien.

Comme le pense le philosophe danois Søren Kierkegaard, il ne s'agit pas là d'un acte simplement volontariste, mais d'un fait qui traduit un sens beaucoup plus profond, relié à un saisissement existentiel qui pousse l'individu à répondre à l'appel du Christ. La soif d'émotion n'est pas incompatible avec la raison car la foi est précisément la force qui nous fait atteindre l'âge « spirituellement adulte ».

Selon la pensée luthérienne, celui qui commence à être chrétien doit toujours savoir qu'il ne l'est pas encore, car un chrétien est dans le devenir, non dans l'être. Le chrétien est une sorte d'aventurier de l'existence conduit par une « inquiétude de la foi » qui bute contre la

spiritualité

*Les racines de la foi,  
grâce et désir*



4 • A. Einstein, *Comment je vois le monde*, Flammarion, Paris 1979, p. 186.

réalité. A chaque reprise, la foi lui procure une nouvelle naissance, raisonnée et raisonnable, comme celle qui a tant étonné le vieux Nicodème lors de son dialogue avec Jésus (Jn 3,1-7).

La foi est le « relativisme » qui permet le mûrissement des fruits de notre logique rationnelle. Dans l'attitude humaine, la foi est toujours relative aux questions de la vie car, finalement, c'est seulement la grâce, la grâce de Dieu, qui elle est absolue.

## Une hésitation

Troisièmement, la foi n'élimine pas complètement le doute. Mais dans ses choix, elle l'empêche de triompher, elle le domine, elle le surmonte. La foi ne peut pas vivre sans le doute car autrement ce ne serait plus une vraie croyance qu'elle nous donnerait mais simplement de l'idolâtrie. Sans le doute, la foi ne serait plus une dynamique, ni un chemin. Il n'y aurait plus aucune activité, il n'y aurait que des dogmes à suivre.

Dans cette hésitation de la foi, le Livre des Proverbes nous invite à rechercher la sagesse : « Mon fils, si tu prêtes une oreille attentive à la sagesse et si tu inclines ton cœur à la raison, alors tu comprendras ce qu'est la crainte du Seigneur et tu trouveras la connaissance de Dieu. Car c'est le Seigneur qui donne la sagesse et de sa bouche viennent connaissance et raison. Ainsi la sagesse pénétrera ton cœur et la connaissance fera tes délices. Le discernement te préservera, la raison sera ta sauvegarde » (Pr 2:2,5-6,10-11 TOB).

Etre porté par le Souffle saint, c'est faire en sorte que la sagesse, la raison et la foi s'épaulent mutuellement. C'est faire en sorte qu'elles s'entraident, qu'elles se renforcent et qu'elles se corrigent solidairement. Sinon, les unes et les autres

deviendraient folie et aveuglement. La raison, la sagesse et le doute sont indissociables, c'est une trilogie qui entoure et qui accompagne la foi. Elle la soutient et elle rejoint la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dans cette perspective venant du protestantisme des Lumières, il n'y a pas de contradiction entre la foi et la raison ; il y a convergence entre le message spirituel des Evangiles et une réflexion personnelle bien menée.

## Un chemin de confiance

Finalement, croire ce n'est pas bien compliqué : c'est tout simplement ne pas renoncer à la confiance. Dans l'un de ses premiers ouvrages, Jeanne Hersch écrivait ceci : « Croire à un vide où l'homme a la place de décider de lui-même, c'est là "le point de foi" de toute raison philosophique. »<sup>5</sup> Croire, c'est donc aussi être capable de se lancer consciemment dans l'aventure de la foi, dans l'aventure de dire « oui » à l'autre, de dire « oui » à Dieu, mais sans demander des preuves de sa présence. C'est la raison qui nous aide à décider de le faire. Etre porté par la foi, c'est se laisser bercer par la raison pour comprendre, comme le pensait Calvin, que le plus grand péché est celui de croire que Dieu pourrait être notre ennemi.

**M. C.**

5 • **J. Hersch**, *L'illusion philosophique*, Alcan, Paris 1936, p. 62.

# L'émotion au service de la foi

## Taizé à Genève

●●● **Blaise Menu**, Genève  
pasteur, responsable du Service jeunesse (ajeg)<sup>1</sup>

Parce qu'au fond il n'y croit plus vraiment, le christianisme occidental est menacé de déprime. Et il entraîne dans son spleen spirituel ceux et celles dont il devrait pourtant prendre le plus grand soin : les jeunes. Ils peinent à trouver place dans le monde que nous leur laissons, et dont l'état des lieux est décrit avec complexité par les sociologues et morosité par les spécialistes de l'environnement. Or voici que des Eglises elles-mêmes élargissent des espaces de résistance spirituelle qui viennent contrarier les fatalités ecclésiales, stimuler les engagements et la mise en route spirituelle de milliers de jeunes. Le développement de Taizé, le passage persistant de milliers de jeunes dans le village bourguignon, semaine après semaine, est un phénomène singulier. Après l'ébranlement sans précédent du religieux, la fin des anciennes idéologies et le désenchantement du monde, on s'étonne de la continuité des rencontres européennes après trente ans de pèlerinage. Car la crise touche surtout les institutions et les lieux de référence séculaire, tandis que le réenchantement du monde a pu, du côté chrétien aussi, libérer des éner-

gies en direction de mouvements sans affiliation régulée, permettant ainsi une adhésion du cœur dans la liberté. Taizé l'a bien compris : la communauté captive les jeunes sans les capter. Au sortir de quelques jours à Taizé, ils sont renvoyés vers leurs Eglises ou leurs espaces de vie, munis d'un bagage spirituel, de quelques jalons pour porter chants et prières un peu plus loin. Jamais je n'ai entendu un frère dire « Nos jeunes... », alors que l'expression est sur les lèvres de tous les catéchètes, même des plus prudents.

### Entre fête et silence

A la faveur de quelques voyages de catéchumènes à Taizé (l'expérience se vérifie en d'autres lieux, tels Mazille ou Bose), j'ai souvent été surpris par la rapide évolution de ceux et celles qui, après quelques heures bruyantes de bus, passé le choc de la première célébration et du premier silence, se découvraient moins seuls à essayer de croire.

La rencontre et la fréquentation joyeuse d'autres jeunes, la qualité d'accueil et d'écoute des frères, le partage biblique existentiel, l'expérience spirituelle d'une unité plurielle, la sobriété du propos liturgique et l'approche pacifiante des chants

*Du 28 décembre 2007 au 1<sup>er</sup> janvier 2008, des milliers de jeunes seront accueillis dans les paroisses et dans les familles de Genève et de la région lémanique, à l'occasion de la 30<sup>e</sup> Rencontre européenne de Taizé. Un pèlerinage œcuménique de confiance sur la terre, une réponse vivante au besoin spirituel des jeunes.*

1 • Animation jeunesse de l'Eglise protestante de Genève.

sont autant de facteurs qui atteignent les cœurs, dévoilant aux jeunes leur mélodie intérieure. Ils s'y risqueront parce que d'autres, par dizaines, le font aussi et qu'apparemment ils ne risquent rien - sinon de se mettre à croire. Là, chacun son rythme : on peut s'exposer à la foi, chanter ou se laisser porter par le chant, tandis que le quotidien offre peu de lieux de reconnaissance.

Avec justesse, Olivier Clément évoque Taizé comme un lieu que l'on se raconte : « Souvent ils viennent parce que des amis leur parlent de la communauté, et l'amitié, à notre époque, est une des choses les plus importantes pour faire découvrir la foi, certains jeunes ne sachant parfois vraiment plus rien du message chrétien. »

Contre les déluges verbaux et la multiplicité des signes qui les sollicitent chaque jour, contre les langages religieux convenus, les jeunes trouvent à Taizé l'espace d'une sobriété inattendue, d'une simplicité de chaque instant qui ne les empêchent ni de rire ni de chanter, ni de jouer ni de faire la fête. Hypersensibles à l'authenticité des paroles et à la cohérence des gestes, ils questionneront les frères pour apprivoiser l'étrange vis-à-vis d'une condition et de choix de vie qui les étonnent et les impressionnent. Puis ils repartiront, rarement indifférents.

## Taizé et JMJ

Pour un lecteur catholique ou pour le tout-venant un peu informé, un effet de comparaison s'impose avec les JMJ (Journées mondiales de la jeunesse). Est-ce pertinent ? Lancées en 1984 par Jean Paul II, les JMJ devraient leur inspiration à l'expérience des rencontres européennes de Taizé. Pourtant, la comparaison ne saurait se suffire du simple dénombrement : chacune de ces mani-

festations donne lieu à une spiritualité particulière. Trois différences sont à noter à propos de l'œcuménisme, de la figure rencontrée et de la prise en charge communautaire.

*L'insistance œcuménique* : même si des voix (protestantes) s'élèvent pour questionner le tropisme catholicisant de la communauté œcuménique de Taizé (particulièrement quant à la célébration eucharistique), et même si, depuis trente ans, celle-ci s'est surtout rendue dans des villes dont le profil religieux est avant tout catholique (Paris, Varsovie, Milan, Zagreb...), ces étapes du pèlerinage de confiance demeurent une démarche œcuménique inscrite dans le travail d'accueil et l'intelligence spirituelle déployés par les frères tout au long de l'année à Taizé même. De leur côté, les JMJ privilégient une approche confessionnelle, exclusive mais légitime en tant que telle, où la logique institutionnelle bat son plein. Une année sur deux, ces JMJ sont diocésaines, en alternance avec un grand rendez-vous international voyant converger des centaines de milliers de jeunes.

*Le Christ seul* : même si la communauté de Taizé a pu flirter avec l'image de son fondateur Frère Roger (au point de faire parfois oublier cette autre grande personnalité de Taizé que fut Max Thurian), il apparaît que la figure centrale est et demeure le Christ, au point qu'on pourrait parler d'une véritable obsession christologique, tant l'expression christique imprègne la prière, les chants et les gestes de la communauté. On pouvait craindre que le changement de prierie entamât l'enthousiasme des pèlerins ; il n'en est rien, preuve que les regards convergent ailleurs et que les médiations instituées - il y en a forcément - sont au service du projet.

On objectera que la comparaison pêche par complaisance et approximation, et que les chiffres de participation devraient rendre le propos plus mesuré. Reste que la figure du pape joue, dans la logique catholique, un rôle éminemment rassembleur, qu'elle soit ou non suivie dans ses recommandations, morales notamment, par la jeune génération, sinon par les plus convaincus. Les JMJ s'appuient résolument sur la personnalisation. On ne saurait dire que le Christ n'y est point célébré, mais le renvoi y est moins net et constant, tandis que l'événement tient plus de l'attraction que de l'exposition personnelle à l'ultime. Pour le dire abruptement, le pape bouche la vue. Les JMJ ne renvoient pas de questions mais plutôt des réponses, car la médiation institutionnelle arrête la démarche davantage qu'elle ne la stimule. Le pape incarne l'homogénéité de la foi et la continuité de l'institution ecclésiale.

Qu'incarne Taizé ? L'insaisissable, dans le décalage du regard. Même dans ses grandes entreprises de rassemblement, la communauté transpire une humilité et une cohérence que les institutions ecclésiales, quel que soit leur bord confessionnel, peinent à honorer. Hors de toute contrainte, cette authenticité et cette vérité de la rencontre jouent un rôle déterminant dans la présence durable des jeunes.

*La communauté invitante et célébrante* : enfin, même si le canevas global de ces rencontres semble identique, chaque espace déploie ses propres logiques. Davantage que les rendez-vous des JMJ, la dynamique des rencontres européennes joue sur le va-et-vient essentiel entre le local et l'événementiel, au point que les grandes prières communes (deux par jour) ne sont qu'un aspect de la rencontre. Celle-ci s'articule sur trois pôles : les temps de prière en halle, les carre-

fours ou les rencontres nationales, et les contacts de proximité en paroisse, dans la pluralité des origines représentées et mélangées - à mon avis, l'aspect le plus déterminant. Ainsi, malgré l'intensité de grands moments de prière, indispensables à la cohésion du projet et propres à éveiller la curiosité du regard, l'essentiel se joue ailleurs : dans la discrétion des rencontres, dans la qualité des échanges, dans le partage biblique, dans l'accueil et la reconnaissance de l'autre, avec ses références et sa tradition, dans cette part qui se soustrait à l'intérêt du regard et qui fait pourtant pleinement partie du projet.

## Questionner la routine

Mais nous contenter de ces divergences entre les rencontres de Taizé et les JMJ ne suffit pas au propos. Ce serait occulter un peu vite les convergences qui viennent questionner nos Eglises dans leurs pratiques routinières. Trois motifs méritent d'être soulignés, en lien avec le flot des pèlerins : le sentiment d'appartenance, l'expérience émotionnelle et la mise en route spirituelle. Proches des précédents, ils constituent l'avvers de la comparaison que nous avons proposée.

*Un-e parmi/avec d'autres* : à l'heure de la mondialisation, les grands rassemblements cèdent-ils à la globalisation spirituelle ? Ils apparaissent comme une manière positive pour les jeunes d'être ensemble dans un monde en transformation et de chercher à avoir prise sur ce monde - à moins que ce ne soit pour certains l'occasion d'un refuge dans l'instant. On mesure mal la solitude spirituelle des jeunes, pourtant avides de relations intenses et vraies et capables de silence. Rapportés à d'autres jeunes, par milliers, ils voient que la foi n'est pas

qu'une affaire individuelle, mais qu'elle mobilise un peuple bigarré, convoqué à la célébration.

*L'émotion reconnue* : il est de bon ton dans les milieux d'Eglise traditionnels, souvent protestants, de se gausser des manifestations émotionnelles. Au besoin, on trouve toujours des motifs théologiques pour justifier cette méfiance. Mais quelle étrange confusion vient frapper les esprits raisonnables qui tend à tenir indistinctement pour suspectes les expressions culturelles de la foi, les manipulations extatiques de masse et la revendication de vivre sa foi corporellement ?

A l'image des concerts dont les jeunes sont friands et familiers, la participation à une communauté festive mobilise le corps de manière autrement plus inventive et stimulante. Pour ces adhérents occasionnels mais généreux, la célébration exalte une affinité ponctuelle et enivrante : « J'y étais ! » C'est vrai que l'adhésion est alors moins de conviction que d'intuition, moins durable qu'occasionnelle. En privilégiant l'émotion intense sur les relations longues (qui dit que la première n'est pas le portique des secondes ?), on risque de ne satisfaire qu'à la fluidité des modes et des humeurs, là où les institutions portent un regard plus ambitieux, mais décalé. Plutôt que de se lamenter et se contenter d'une éternelle insatisfaction ecclésiale, on devrait être plus attentif à la pertinence de cette entrée-là, trop souvent négligée parce que suspecte, et la subvertir, c'est-à-dire la reconnaître et la mener plus loin.

*Une spiritualité du chemin* : en gravissant le mont Sinäï, le pèlerin sera peut-être déçu de l'environnement fruste qui l'attend au sommet : chapelle fermée et sans grand intérêt, prolifération de marchands de babioles. Il se consolera, cer-

tes, avec le magnifique paysage. Mais s'il a eu la chance d'accéder au sommet depuis la plaine par le chemin des bergers, sur le flanc droit, plutôt que par la large voie des chameaux, il se rappellera que ce qui importait n'était pas le but mais le chemin y conduisant, car c'est lui qui donne sens au voyage et rend le retour plus léger, malgré la fatigue.

Par cette évocation, je veux endosser le mot de « pèlerinage », qui sonne curieusement aux oreilles protestantes tout de même, comme l'écho d'un monde oublié. Le pèlerin est celui ou celle qui accepte d'avancer tandis que le chemin, bien que balisé, lui est inconnu. Il avance en confiance, parce qu'il regarde à l'essentiel et demeure présent à lui-même, ce que chaque pas lui rappelle au moment où il est tenté par la fatigue ou le découragement.

Taizé est de ces lieux qui, à mes yeux, permettent d'avancer avec confiance sur le chemin de l'unité, parce qu'on y apprend à ne pas seulement constater la crise des médiations spirituelles, mais à trouver le courage de remédier à la crise spirituelle qui touche les plus fragiles, les moins équipés - les jeunes -, par des gestes simples et des paroles décisives qui donnent de porter le regard plus loin que les logiques confessionnelles et les médiations obligées.

Il leur est proposé une spiritualité pétriniennne du voyage et de la pérégrination, pour ne jamais se contenter des évidences. Ils découvrent qu'ils font partie d'un récit et qu'une parole leur est confiée dont ils deviennent, eux, les médiateurs. Puisse le pèlerinage de confiance, dont une étape nouvelle et courageuse sera bientôt franchie à Genève, nous rapprocher intensément du Christ, auquel nous appartenons.

**BI. M.**

# La Suisse inquiète

## Encore l'UDC. Que faire ?

... **Christophe Büchi**, Lausanne  
Journaliste

Les élections fédérales de cet automne ont fait l'objet d'une déferlante de commentaires alarmistes, non seulement en Suisse, mais également à l'étranger. Rarement notre pays a été aussi malmené par les médias internationaux. Le rôle dominant joué par le conseiller fédéral Christoph Blocher durant toute la campagne, ainsi que la nouvelle victoire électorale de son parti, l'Union démocratique du centre (UDC), ont été interprétés par les journalistes extérieurs comme autant de signes du glissement de la Suisse vers un conservatisme teinté de xénophobie, d'autoritarisme et de nationalisme anti-européen.

Ce qui frappe dans ces critiques, qui ne sont pas nouvelles, est leur caractère excessif et sommaire. Exemple parmi d'autres, le journal *The Independent* a présenté la Suisse comme le « cœur des ténébreux de l'Europe » (*heart of darkness*). Au centre de l'attention, la campagne d'affiches de l'UDC mettant en scène des moutons blancs qui chassent un mouton noir à force de coups de pied. Elle s'est vue unanimement condamnée comme raciste. Même le rapporteur de l'UNESCO pour la lutte contre le racisme a cru devoir se rendre en Suisse et dénoncer une inquiétante montée de la xénophobie.

La bonne vieille démocratie suisse est-elle bel et bien devenue le royaume des ténèbres ? Si l'on analyse la politique suisse autrement qu'à la va-vite, les ju-

gements à l'emporte-pièce des médias internationaux laissent pantois. Même si l'on est critique face à certaines évolutions de notre pays, on ne peut que déplorer ces dénonciations caricaturales qui rendent le propos insignifiant. Ces « analyses » témoignent moins d'un bouleversement de la politique suisse, que du déclin général de la presse qui verse de plus en plus dans le sensationnel et qui joue de moins en moins le rôle de médiatrice entre les cultures et les pays (et cela n'est pas seulement valable concernant la Suisse).

Au cours des dernières années, en effet, même les grands titres de la presse internationale ont taillé dans leurs réseaux de correspondants, les réduisant souvent à une portion congrue pour des raisons de coûts. Au lieu d'entretenir des correspondants permanents, les groupes de presse préfèrent de plus en plus, au gré de l'actualité, dépêcher des « envoyés spéciaux » à l'étranger. Et ces envoyés, qui généralement ne passent qu'un jour ou deux dans le pays qu'ils sont censés « couvrir » (ou « décrypter » pour utiliser le terme à la mode), livrent souvent des papiers qui reflètent davantage leurs préjugés que la réalité.

En tant que correspondant de la *Neue Zürcher Zeitung* (NZZ) en Suisse romande, je ne peux que constater et déplorer cette évolution à laquelle peu de journaux résistent et qui achève de discréditer la presse aux yeux de l'opinion publique.

*S'il faut relativiser l'impact politique direct de la nouvelle victoire de l'UDC aux élections fédérales, on aurait tort de sous-estimer l'inquiétude diffuse d'une partie de la population qu'elle exprime et le désir de changement de valeurs qui l'accompagne.*

## Peu de changements

Cela dit, que s'est-il réellement passé lors des dernières élections ? Indéniablement, l'UDC a triomphé une nouvelle fois. En passant de 26 % à 29 % de l'électorat, elle a « bétonné » sa position de parti le plus fort de Suisse. Cette nouvelle avancée a monopolisé l'attention des observateurs, d'autant plus qu'elle n'était pas nécessairement prévue. L'UDC elle-même, habile comme toujours, avait prédit une stagnation de son électorat, préparant ainsi un nouvel « effet de surprise ».

Il y a quatre ans, nous avions intitulé notre analyse des élections fédérales, *Une Suisse plus dure*.<sup>1</sup> On serait tenté cette fois de titrer, *Une Suisse encore plus dure...* Mais gardons-nous d'affirmations trop générales. Car il faut tout de même relativiser la victoire de l'UDC ainsi que l'étiquette de « premier parti de Suisse » décernée au parti de M. Blocher.

D'abord, l'avance qu'il possède sur le Parti socialiste, qui est en recul, n'est que de quelques pour-cent. Ensuite, l'UDC est toujours très éloignée d'une position hégémonique qui lui permettrait de devenir le timonier incontesté de la politique nationale. En fait, le Parlement fédéral se compose dorénavant de trois

blocs de force quasi identique : la droite nationale (UDC), les partis du centre et du centre-droit (radicaux et Parti démocrate-chrétien), et le camp formé par la gauche et les Verts.

En s'alliant au centre-gauche, les partis bourgeois modérés peuvent à tout moment l'emporter sur l'UDC. Au Conseil des Etats (chambre des cantons), les radicaux et le PDC tiennent même à eux seuls une (courte) majorité des sièges. A l'avenir, la politique nationale se fera donc au centre. D'ailleurs, malgré la victoire obtenue par l'UDC en 2003, la politique fédérale ne s'est guère « droitisée » au cours de la législature passée, au contraire. En matière européenne notamment, l'UDC est allée de défaite en défaite. Ainsi le peuple suisse a accepté nettement tous les projets de rapprochement avec l'UE, comme les accords bilatéraux, l'entrée de la Suisse dans l'espace Schengen et l'extension de la liberté des personnes aux nouveaux membres de l'UE.

L'UDC n'a pas non plus réussi à imposer son « agenda néolibéral » en matière fiscale et sociale, même si elle s'est souvent alliée dans ce domaine à l'aile économique du parti radical. La libéralisation du marché de l'électricité et le nouveau paquet fiscal, qui aurait notamment réduit les charges pour les détenteurs de titres de bourse, ont spectaculairement échoué en votation populaire. Je ne vois qu'un seul domaine où l'UDC a pu imprégner de son empreinte la politique fédérale au cours de ces dernières années : la politique des étrangers. Indéniablement, la ligne en matière d'asile et de sécurité a été marquée par un certain durcissement. Mais ce changement ne correspond de loin pas aux exigences maximalistes de l'UDC. Certes, la Suisse

Logo de Longo Mai



1 • In *choisir*, décembre 2003, n° 528, pp. 18-21.

est devenue moins accueillante. Mais il serait bien exagéré de prétendre qu'elle a rompu avec sa tradition de refuge. Et puis, elle ne constitue pas une exception dans ce domaine, mais suit plutôt une tendance européenne, voire mondiale. Le bouleversement politique qui serait survenu cet automne en Suisse, à en croire certains médias, n'en est pas un en réalité.

S'il fallait répondre à la question de ce qui va changer ces prochains mois en politique fédérale, la réponse serait : rien ou presque. A l'avenir, la Suisse suivra une ligne médiane faite de compromis entre gauche et droite, néolibéraux et étatistes « sociaux », entre europhiles et europhobes. Et au moment où j'écris ces lignes (mi-novembre), il est fort à parier que l'excitation autour de l'élection du nouveau Conseil fédéral et la réélection du conseiller fédéral Blocher débouchera, à la mi-décembre, sur le statu quo, c'est-à-dire la réélection de tous les membres du gouvernement et la prolongation de la formule actuelle de répartition des sièges au Conseil fédéral (2 radicaux, 2 UDC, 2 socialistes et une PDC).

## Dans l'air du temps

Et pourtant. Si l'on ne peut pas parler d'un bouleversement de la vie politique, il est vrai que ces dernières années, l'ambiance, le *Zeitgeist*, a changé en Suisse comme ailleurs. Les paradigmes qui ont marqué la vie politique des années '80 et '90 sont en train de faire place à de nouvelles idées fixes, à de nouvelles obsessions. Autant les dernières décennies ont été dominées par des maîtres-mots comme ouverture, solidarité, égalité des chances, redistribution, qualité de vie, etc., autant l'ère nouvelle semble revenir aux vieux mots d'ordre : identité, travail, discipline, autorité.

On célébrera l'an prochain les quarante ans de mai 68 et on entendra les vieux combattants (plus « com » que « bat-tants »). C'est bien là le signe que cette époque fait partie de l'histoire. La belle révolution culturelle est révolue. Ce n'est plus Rousseau, Marx et Freud qui sont demandés, mais Hobbes, Malthus et Darwin.

L'avancée de l'UDC est un avatar helvétique de ce changement de paradigme, sensible partout dans le monde occidental. En flirtant avec le darwinisme social (que le plus fort gagne) et en érigeant l'égoïsme des nations en vertu suprême, l'UDC est soudain dans l'air du temps, alors que les socialistes font figure de ringards. La cote des valeurs maternelles est en baisse : on demande de nouveau des pères, seraient-ils fouettards, et de la virilité. Si M. Blocher plaît et séduit, c'est qu'il n'a justement rien de ce qui passait auparavant pour plaisant et séduisant. Le rugueux, le rigoureux et le rigide sont de nouveau « sexy ».

L'UDC n'a pas gagné en premier lieu parce que son programme d'actions serait extraordinairement convaincant, mais parce qu'elle donne l'impression de répondre à cette nouvelle demande sociale. Le parti de Blocher a profité du sentiment d'insécurité qu'éprouvent bien des Suisses. Beaucoup de gens ont l'impression que la société libérale et permissive capitule devant la montée de l'insécurité et de l'incivilité, devant l'omniprésence de la pornographie et la dissolution des liens sociaux. La société laxiste, pensent-ils, a besoin d'un laxatif.

Mais il y a autre chose encore. Les gens n'ont pas voté pour l'UDC uniquement parce qu'ils ont peur de la criminalité, de la globalisation ou de l'étranger. Cette interprétation courante est inopérante, parce que trop courte. Ils n'ont pas seulement voulu dire « non », mais aussi

« oui », oui à une Suisse décomplexée et fière d'elle-même. Ce n'est pas un hasard si les livres d'histoire suisse rencontrent actuellement un succès grandissant auprès du public, après des décennies où l'élite intellectuelle criait « Europe, Europe » et où l'autoflagellation faisait figure de sport national. Après tout, se disent beaucoup de Suisses, l'ouverture (d'esprit, des frontières, etc.) n'est pas nécessairement une vertu : un seau trop ouvert perd son eau.

## Ecouter, la seule solution

Bien sûr, l'UDC blochéenne a des côtés inquiétants. Indéniablement, ce parti, en clamant haut et fort que le travail mérite récompense et que les pauvres n'ont qu'à travailler, verse souvent dans le poujadisme et un vulgaire darwinisme social sentant le XIX<sup>e</sup> siècle et l'ère des colonies. Et puis, que dire de l'opposition flagrante entre l'esprit démocrate proclamé à l'extérieur et les structures corporatistes et autoritaires mises en place à l'intérieur du parti ?

Le mélange qu'il pratique de néo-conservatisme et de néolibéralisme est bourré de contradictions, et il faut l'habileté machiavélique de Christoph Blocher pour le faire oublier. D'ailleurs, il n'est pas sûr que ce mélange hétérogène tiendra longtemps, une fois Blocher retiré de la scène politique. Et ce jour, inéluctablement, arrivera, car ce politicien protéiforme, à la fois tribun, homme d'affaires, chef de parti et conseiller fédéral, est certes hors norme et quasi omniprésent, mais nullement immortel, à ce que l'on sache. Le malaise que l'on ressent en observant la pratique de ce parti ne dispense pas d'analyser en profondeur les raisons de son succès. Car ce n'est qu'en iden-

tifiant vraiment ces causes que les autres forces politiques pourront reprendre du poil de la bête.

Pour beaucoup de Suisses, opposés au laisser-aller de la société permissive, voter pour Blocher est un pis-aller. Ils votent UDC car ils ont l'impression que les autres partis ont depuis longtemps déserté certaines valeurs qui méritent d'être défendues. Ces Suisses sont inquiets et expriment un malaise, un désir de changement. On aurait tort de ne pas le prendre en compte.

Ce n'est pas en mettant l'UDC en quarantaine, en l'excluant d'un mytique « pacte républicain », notion importée de France et parfaitement inadaptée à la réalité suisse, ou en prônant un « cordon sanitaire » anti-UDC, comme le fait - avec brio d'ailleurs - le conseiller national PDC Jacques Neiryck, qu'on prendra la mesure de ce parti.

Ce qu'il faut, c'est réellement écouter ceux et celles qui ont cru devoir voter « pour Blocher » et leur proposer des solutions alternatives. Cela pourrait être le début d'une autre ère politique, d'un retour du balancier. A défaut de quoi, dans quatre ans, nous serons obligés de parler d'une nouvelle victoire de l'UDC.

**Chr. B.**

# La question de Palestine

●●● Joseph Hug s.j.

L'œuvre magistrale d'Henry Laurens, professeur au collège de France, s'ouvre sur *L'invention de la Terre sainte*, qui part de l'expédition de Bonaparte en Egypte en 1799, en passant par l'émancipation des juifs d'Europe à la Palestine à l'époque ottomane, et qui aboutit, au début du Mandat britannique, à l'impossible conciliation entre juifs et Palestiniens.

Le tome 2, intitulé *Une mission sacrée de civilisation*, traite de la période du Mandat britannique et de la question de la Palestine dans la catastrophe européenne, jusqu'au plan de partage de 1947. Suit le 3<sup>e</sup> tome, *L'accomplissement des prophéties*, depuis la guerre civile palestinienne entre juifs et Arabes (qui éclate au lendemain du vote sur le partage de la Palestine et touche surtout les villes, en premier lieu Jérusalem, Haïfa et Jaffa), la guerre de 1948 et la fondation de l'Etat d'Israël, jusqu'à la crise aboutissant à la guerre des Six Jours, en 1967.

Dans la conclusion du 1<sup>er</sup> volume, l'historien souligne la particularité du conflit : « La Palestine est le lieu où se rencontrent les produits de la modernité (la destruction des anciens régimes, l'édification des nations, la constitution de la société de masses) et la quête des origines. Le caractère exceptionnel du conflit est dû à l'identité de cet espace que les uns appellent Palestine et les autres Eretz Israël, et qui n'est autre que la Terre sainte remise au premier rang des imaginaires mondiaux... La ques-

tion de Palestine est irréductiblement singulière par rapport à tous les autres affrontements de notre siècle... parce qu'elle renvoie, chez les gens de tradition juive, chrétienne ou musulmane, à cette terre qui était sainte pour les religions et qui l'est devenue pour les nations au cours des deux derniers siècles. »

Le sous-titre du 3<sup>e</sup> tome, *L'accomplissement des prophéties*, repris d'un ouvrage d'un auteur français du XVII<sup>e</sup> siècle, évoque dans une perspective millénariste le rassemblement des exilés juifs en Terre sainte. Théodore Herzl écrit en 1897, au moment du 1<sup>er</sup> Congrès sioniste de Bâle : « J'ai fondé l'Etat juif... d'ici cinq ans peut-être, d'ici cinquante ans sûrement, chacun le comprendra » ; en fait, une prédiction.

Le chrétien maronite Négib Azoury, ancien fonctionnaire ottoman de Jérusalem, ajouta en 1905, dans le *Réveil de la nation arabe dans l'Asie turque* : « Deux phénomènes importants, de même nature et pourtant opposés, qui n'ont encore attiré l'attention de personne, se manifestent en ce moment dans la Turquie d'Asie : ce sont le réveil de la nation arabe et l'effort latent des juifs pour reconstituer sur une très large échelle l'ancienne monarchie d'Israël. Ces deux mouvements sont destinés à se combattre continuellement, jusqu'à ce que

*La Conférence d'Annapolis sur le Proche-Orient s'est tenue du 26 au 28 novembre 2007. L'internationalisation des participants n'a fait que répondre à celle, de toujours, du conflit israélo-palestinien. Une interminable histoire, relatée en plus de deux mille pages dans un ouvrage majeur sur la question de la naissance et l'évolution des mouvements sioniste et arabe qui ont marqué les Etats voisins et les pays occidentaux.*

l'un d'eux l'emporte sur l'autre. Du résultat final de cette lutte entre deux peuples... dépendra le sort du monde entier. »

## Implications internationales

L'historien Laurens suit ces deux mouvements antagonistes pendant deux décennies, de 1947 à 1967. Il note le rôle permanent des grandes puissances et les contradictions de leurs politiques liées à celles de leurs intérêts. La Grande-Bretagne, échaudée par son échec du Mandat, distante par rapport au nouvel Etat d'Israël et cherchant à conserver son influence dans la région ; les Etats-Unis, d'abord en posture d'arbitre, particulièrement sous la présidence d'Eisenhower et du secrétaire d'Etat Forster Dulles, puis entrant progressivement dans le rôle de soutien d'Israël ; l'U.R.S.S., auparavant adversaire de l'immigration juive en Palestine, qui fait volte-face et soutient Israël au moment de sa naissance en 1948, puis devient progressivement l'alliée des Arabes en leur fournissant des armements par ses satellites ; la France enfin, d'abord hors-jeu, puis très gênée par le conflit algérien, qui entre dans le jeu comme soutien d'Israël en lui fournissant des armes.<sup>1</sup>

L'ONU naissante apparaît politiquement impuissante tout au long de la période : on ne compte pas les résolutions votées, restées sans effet car sans sanctions. Mais elle était agissante dans le domaine humanitaire pour secourir les réfugiés, sans oublier le rôle positif de la Croix-Rouge, qui parfois, par sa fermeté dans les premières années, sait s'imposer face aux Israéliens.

En même temps, le conflit des deux mouvements, sioniste et arabe, forge en partie l'histoire des Etats voisins, ceux de

première ligne, l'Egypte, la Jordanie, la Syrie et le Liban, ainsi que ceux plus lointains, l'Irak et l'Arabie Saoudite. D'autres acteurs plus reculés, comme les nouveaux Etats du Maghreb, la Turquie et l'Iran, jouent leur partition. Les rivalités des pays arabes, leurs antagonismes, leur instabilité, particulièrement en Syrie, sont des facteurs de la crise. Lors de la première guerre en 1947-49, il n'existe aucun plan prémédité arabe, pas de raisonnement structuré à moyen terme d'une politique commune contre Israël. « C'est souvent par rapport à la politique des voisins arabes que ces Etats réagissent et non pas par rapport à l'Etat d'Israël. »

La personnalité et la politique de Nasser joue un rôle-clé pendant toute cette période. Laurens rapporte le jugement du secrétaire général de l'ONU Dag Hammarskjöld sur le président égyptien : « En vieil Européen qu'il était, il avait été quelque peu déconcerté par ce mélange de vive intelligence "à l'orientale" et d'illusionnisme primaire que présentait le personnage. »

## Identités malmenées

Les Israéliens et leurs dirigeants, issus pour la plupart de l'immigration européenne après la destruction des juifs d'Europe, refusent définitivement le rôle de victimes et l'existence même de la diaspora. Leurs coreligionnaires des pays arabes sont contraints de rejoindre Eretz Israël, même si leur « qualité inférieure » inquiète les pionniers venus d'Europe : le creuset du nouvel Etat forgera une identité, à défaut d'égalité sociale.

1 • La classe politique venant de la Résistance se sentait proche des Israéliens.

**Henry Laurens**  
*La question de Palestine, 3 vol.,*  
Fayard,  
Paris 1999-2007,  
719 p. ; 703 p. ; 823 p.

Dans le contexte du procès Eichmann à Jérusalem, en 1961, l'historien cite l'analyse d'Hannah Arendt sur « la terrible, l'indicible, l'impensable banalité du mal ». Mais pour la philosophe, compagnon de route très critique du sionisme, « le nationalisme juif ne pourra aboutir qu'à un Etat forteresse perpétuellement assiégé où tout sera régi par les exigences de la sécurité et engendrant autour de lui de nouvelles formes d'antisémitisme ». Du début à la fin de cette période, tous les dirigeants israéliens, Ben Gourion en tête, arment sans cesse leur pays pour faire peur aux Etats arabes et leur démontrer sa supériorité. En même temps, ils tendent sans cesse à manifester aux Occidentaux leur infériorité et leur faiblesse - souvent feinte - pour recevoir de nouveaux armements, y compris l'arme nucléaire, qu'ils obtiennent en général. Les Etats arabes, l'Egypte surtout, font de même, mais leurs moyens de paiement sont plus limités.

Dans les Etats arabes, la recherche d'accords vers un règlement ne peut s'imposer car elle va contre leurs opinions publiques mal informées par une presse contrôlée. La Syrie vit une instabilité chronique qui l'affaiblit durablement, jusqu'au moment où avec Hafez al-Assad émergera la stabilité. Seul peut-être le Liban, au début tout au moins, travaille dans la commission d'armistice avec une volonté de régler à l'amiable les incidents

de voisinage. En dépit de son flair et de sa très grande prudence, Nasser sera entraîné, aussi à cause de la nature du régime, à la catastrophe de 1967. La Jordanie du roi Abdallah, puis de Hussein, dont le gouvernement change souvent, hérite d'un territoire palestinien, la Cisjordanie, mais la dualité de la composition de sa population la rend extrêmement fragile.

Fait nouveau et qui sera décisif, l'émergence progressive, en dépit des obstacles dressés par les conflits interarabes (Egypte contre Irak notamment), d'une entité, puis d'une nation palestinienne. Pourtant les clivages sociaux chez les Palestiniens sont profonds : les notables et les élites culturelles s'intègrent assez vite dans les grandes villes des Etats voisins, les pauvres sont regroupés dans des camps.

Les premiers faits d'armes, assez amateurs, de ceux qu'on va appeler d'un nom à connotation religieuse, les *fedayins* (prêts à se sacrifier), remontent à 1955. Ce sont des volontaires de Gaza entraînés par les Egyptiens qui harcèlent les Israéliens.

## Référence religieuse

La référence affichée à la religion, qui deviendra envahissante plus tard dans le discours, est peu présente au début de la période. Dans la Déclaration d'Indépendance du nouvel Etat, Ben Gourion impose le compromis entre laïcs et religieux en utilisant le terme « rocher d'Israël », tiré d'un psaume, métaphore permettant de contenter les uns et les autres. Du côté arabe, à part les Frères musulmans très actifs mais souvent rejetés et persécutés par les régimes laïcs, en particulier celui de Nasser,<sup>2</sup> la référence religieuse semble plutôt implicite. Du côté occidental, c'est le président Eisen-

2 • Plusieurs passages relatent l'intense activité de Saïd Ramadan, gendre du fondateur des Frères musulmans, ses activités contre la politique de Nasser, son expulsion d'Egypte, puis de Jordanie et de Syrie, sa tournée en Asie pour créer un vaste mouvement de solidarité avec la cause palestinienne et, en 1961, son installation à Genève où il fonde le Centre islamique, « l'un des premiers centres indépendants destinés à servir la prédication islamique en Europe ».

hower qui, en 1956, suggère de faire du roi Sa'ud d'Arabie « le principal compétiteur de Nasser dans le monde arabe en jouant son rôle de leader religieux. La carte de l'islam politique sera ainsi utilisée pour contrer le danger du progressisme arabe » !<sup>3</sup>

Les chrétiens arabes ne sont guère mentionnés, reflet d'une situation difficile ? Laurens cite l'appel de Pie XII en 1948 pour la préservation des Lieux saints, le maintien de la paix en Palestine et sa sollicitude pour les dizaines de milliers de réfugiés. Du côté français, cet appel trouve un certain écho. L'orientaliste Louis Massignon propose à la diplomatie française de profiter de la situation pour demander l'internationalisation de tous les Lieux saints, y compris ceux des musulmans.

## Les chrétiens divisés

Le conflit divise aussi le monde chrétien. Les catholiques, notamment français et italiens, se sentent proches des Arabes par référence à la Terre sainte du Christ. Les populations des puissances protestantes, au nom d'une autre lecture biblique plus fondée sur l'Ancien Testament, soutiennent l'Etat d'Israël. Aux Etats-Unis, « l'ancrage biblique de la culture américaine rendait impensable toute légitimité arabe en Terre sainte », note Laurens. Mais il y a aussi des « arabisants » américains, notamment autour de l'Université américaine de Beyrouth. Il faut donc nuancer.

L'historien retrace encore le voyage de Paul VI en Terre sainte, en Jordanie et en Israël, dans le contexte du concile Vatican II et de la fameuse déclaration sur les juifs dont le texte, sous pression des Eglises et des Etats arabes, sera élargi aux religions non-chrétiennes avec un chapitre sur les relations avec l'islam

(1965). Pour mesurer l'évolution entre 1964 et 2001, avec la visite de Jean Paul II à Jérusalem, on notera que c'est le cardinal Tisserand, doyen du Sacré collège, qui est délégué à la place du pape Paul VI pour se rendre au Mémorial de la Shoah.

Henry Laurens ne distribue pas de bonnes ou mauvaises notes ; il ne condamne pas ni n'absout. Il cite les sources, montre les enchaînements d'erreurs - comme celles qui aboutissent comme un engrenage à la guerre des Six Jours. Il demeure sobre et dépouillé, même en évoquant des acteurs comme le général de Gaulle apostrophant le ministre des Affaires étrangères Abba Ebban en mai 1967 : « Ne faites pas la guerre ! En aucun cas, ne soyez les premiers à ouvrir les hostilités ! » Et quelques jours plus tard, au ministre syrien puis au roi Fayçal d'Arabie Saoudite : « Si vous partez en guerre ce sera un immense drame. » De Gaulle, dans le contexte de la guerre du Vietnam, pensait au danger du déclenchement d'une Troisième Guerre mondiale.

Bref, un grand ouvrage qui fera date et dont on attend le quatrième tome.<sup>4</sup>

J. H.

3 • Voir à ce sujet **Lucienne Bittar**, « Moyen-Orient et Europe : deux frères qui se déchirent », in *choisir* n° 376, avril 91. Vous trouverez cet article ainsi que d'autres déjà publiés dans *choisir* et traitant de cette question sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch), rubrique « dossier » *Palestine-Israël*. (n.d.l.r.)

4 • Cf. « Nouveaux regards sur la question de Palestine », un long entretien avec Henry Laurens, in *Revue d'études palestiniennes*, n° 104, été 2007.

# Des mondes masculins

cinéma

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

Le sujet d'*Alexandra*, le dernier film d'Alexandre Sokourov, est des plus minces. La grand-mère d'un jeune officier de l'armée russe, qu'elle n'a pas vu depuis sept ans, obtient la permission d'aller lui rendre visite dans le camp militaire où il se trouve en Tchétchénie. Le film commence lorsqu'elle se hisse, non sans mal, dans un wagon militaire, guère fait pour cette dame rhumatisante et surtout imposante par son poids, et se termine par la même opération pour son retour. Entre-temps, il s'est passé deux jours. Dans la chaleur étouffante de ce pays miné par une guerre dont nous ne voyons que les préparatifs, mais que sa présence invisible domine, Alexandra Nikolaevna pénètre dans un monde exclusivement masculin. Le personnage, consciemment inspiré de l'Anna Magnani des films néo-réalistes, est joué magnifiquement par Galina Vishnevskaya, qui fut une grande cantatrice, femme de Rostropovitch et, avec lui, figure de la résistance au soviétisme.

Silhouette alourdie mais le regard fier, elle va circuler entre les tentes et les baraques du camp, entre les corps de ces jeunes soldats, torses nus, musclés, tatoués. L'air harassé, ces quasi-adolescents ont toujours l'arme à la main, à nettoyer ou à porter. Alexandra fait parfois une remarque sur les odeurs, la saleté, le linge ou la nourriture. Le reste du temps, elle invoque les saints et se parle tout haut à elle-même comme font les personnes qui vivent seules.

C'est qu'elle ne s'en laisse pas conter, Alexandra Nikolaevna, après une vie qu'on pressent traversée d'épreuves. Mais, sous son air autoritaire, on la devine bonne. On le sent bien quand elle retrouve Denis, son petit-fils, avec une émotion qui ne l'empêche pas de poser la seule question qui l'intéresse : quand va-t-il se marier ?

Malgré les recommandations de Denis et les instructions formelles du commandant du camp, Alexandra congédie prestement le soldat chargé de l'escorter et

**Alexandra  
d'Alexandre  
Sokourov**

« Alexandra »



**L'assassinat  
de Jesse James  
par le lâche  
Bob Ford,  
d'Andrew  
Dominik**

réussit à circonvenir les jeunes sentinelles du camp en promettant de leur rapporter cigarettes et gâteaux. C'est qu'elle veut voir le village voisin et ses habitants. Au marché, elle se heurte au silence hargneux d'un vendeur, mais trouve une alliée chez une marchande qui l'emmène chez elle où la mauvaise qualité du thé est compensée par une complicité bienveillante. Elle est ensuite raccompagnée au camp par un tout jeune Tchétchène, au beau regard farouche, qui lui explique que son pays veut la liberté.

Comment a-t-on pu reprocher à Sokourov d'avoir fait œuvre de propagande russe ? S'il a dit n'être pas favorable à l'autonomie de la Tchétchénie, il a traité son œuvre en artiste scrupuleux. Il se situe du côté de la paix, des mères et des *babouchkas*, celles qui accompagnent Alexandra au train avec les embrassades et les promesses de s'écrire. Suivant la dialectique déjà développée dans ses films beaux et mystérieux que furent *Mère et Fils* (1997) ou *Père et Fils* (2003), il se cite lui-même dans le plan où Alexandra est portée par son petit-fils. Le jeune officier a certes l'énergie physique, mais n'est-ce pas la vieille femme qui, de sa force spirituelle, le protège ? Dans ce film, tourné en couleur sépia, le cinéaste scrute ces hommes dont seul le regard, teinté de nostalgie, de respect et d'étonnement, ose s'aventurer sur celle qui les a rejoints pour quelques heures. Si les gestes d'affection sont exubérants, presque sensuels, entre la grand-mère et son petit-fils, ils sont, pour les autres, retenus, empreints de pudeur et de maladresse, mais aussi de reconnaissance d'avoir accepté d'entrer dans leur société masculine.

C'est par la réunion d'une bien étrange compagnie d'hommes que débute le film d'Andrew Dominik. Les membres du gang des frères James attendent le passage du train pour l'arrêter et dévaliser les voyageurs et la poste qu'il convoie. Ils échantent des propos graveleux, des obscénités, des vantardises entre deux rebuffades et quolibets adressés au jeune Robert Ford qui essaie désespérément de se faire admettre auprès de son idole, Jesse James, connu pour l'audace de ses coups et son sang-froid de meurtrier. Personnage historique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux Etats-Unis, sudiste dont l'opposition au développement industriel lui sert de prétexte pour dévaliser les banques et les trains, J. James est un des favoris du cinéma américain depuis *Le brigand bien-aimé*, tourné par H. King en 1939. Le long titre du film de Dominik laisse percer l'ironie et semble supprimer tout suspense. C'est le contraire qui se passe, car comment le magnétique gangster qu'incarne Brad Pitt sera-t-il tué par le maladroit et complexé Ford, joué magistralement par Casey Affleck ? Se déployant avec une majesté sans égale dans le décor des Rocheuses, le film est vu du point de vue de l'assassin. Bob Ford raconte son envoûtement, entretenu par la presse populaire, pour celui qui se fait passer pour un Robin des bois, invincible, élégant et énigmatique, et amène le jeune homme à un véritable mimétisme. Pourtant, James se montre impitoyable et cruel, et Bob est sans doute moins lâche que fasciné et révolté par le mépris qu'il croit sentir à son égard.

Dans ce film, chaste et terrible, pratiquement sans femmes, seule la fiancée de Ford aura droit, et par elle le spectateur, à un court instant de vérité, au moment même où la légende acquitte et célèbre celui qui a fait régner la loi du plus fort.

**G.-Th. B.**

# Marchand et collectionneur

## Ernst Beyeler

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
*Historienne de l'art*

À l'occasion de son 10<sup>e</sup> anniversaire, la Fondation Beyeler célèbre son fondateur Ernst Beyeler. Oliver Wick, commissaire de l'exposition, a choisi de ne retenir que les « chefs-d'œuvre » parmi les quelque 16 000 peintures, sculptures, dessins et gravures que le marchand et collectionneur a su découvrir durant près de 60 ans.

**G. Nevejan** : *Dans quel contexte Ernst Beyeler a-t-il débuté sa carrière ?*

**Oliver Wick** : « Dans les années '30, l'art moderne était peu représenté à Bâle. La bourgeoisie et les industriels bâlois constituaient une clientèle très classique, malgré l'engagement assez marginal de l'héritière du banquier Raoul La Roche qui achetait Mondrian, Chirico ou Max Ernst, à savoir l'art de son temps. La carrière d'Ernst Beyeler dans ce contexte n'était pas simple. »

*Comment a-t-il débuté ?*

« Modestement, en tant qu'apprenti dans la librairie de livres anciens et d'éditions d'art d'Oscar Schloss. En 1945, il a racheté son commerce, renoncé aux ouvrages de bibliophilie et commencé à vendre des sculptures gothiques et des maîtres anciens. Il est devenu ainsi galeriste, même s'il ne s'agissait pas véritablement de son univers esthétique.

» David Thompson, l'un des plus grands collectionneurs américains, a beaucoup contribué à le lancer. Vers 1956, il lui a acheté un nu de Balzac par Rodin, ainsi qu'une tête plate de Giacometti des années '20, aujourd'hui à la Fondation Giacometti de Zurich. Deux ans plus tard, le collectionneur lui a proposé à la vente 98 Klee. Grand amateur de sculptures, Thompson possédait aussi la plus grande collection de sculptures de Giacometti, à savoir 90 œuvres dont Beyeler fera l'acquisition au profit des frères Hans et Walter Bechtler, deux collectionneurs zurichois. En 1962, une seule œuvre du sculpteur atteignait en vente à New York le prix de l'ensemble ! Aujourd'hui, les trois quarts d'entre elles sont au Kunsthaus de Zurich et un peu moins d'un quart au Kunstmuseum de Bâle et de Winterthur. Beyeler saura toujours saisir les opportunités. »

*Quelle était la part du marchand et celle du collectionneur ?*

« Beyeler privilégiait toujours sa clientèle. Il pouvait conserver une peinture pendant 20 ou 30 ans, mais se laisser convaincre par un musée ou un collectionneur d'importance, comme ce fut le cas du *Nu à la baignoire* de Bonnard, vendu au Centre Pompidou 15 ans après son acquisition. Sa propre collection était

expositions

*L'autre collection. Hommage à Hildy et Ernst Beyeler, jusqu'au 6 janvier, Fondation Beyeler, Bâle*

assez modeste. L'idée du musée est tardive puisqu'il ne créa la Fondation qu'en 1982. »

*Quelle était sa position par rapport au musée ?*

« Marchand avant tout, Beyeler avait cependant cette conscience du patrimoine. Il est flatteur de vendre à un musée, mais c'est aussi plus compliqué. Il pouvait cependant leur réserver des pièces importantes. *Les Baigneuses* de Cézanne et un Matisse de la période fauve ont été vendus à Georg Schmidt, directeur du Kunstmuseum de Bâle dans les années '50. Pour les expositions organisées dans sa galerie, il empruntait parfois aux musées, notamment au Kunstmuseum de Bâle. La Fondation entretient de ce fait des rapports privilégiés avec les musées du monde entier. »

*Il était capable d'acheter à des prix extraordinairement élevés.*

« Ce fut le cas en effet de *La Cathédrale de Rouen* de Monet et de *Madame Cézanne au fauteuil jaune* de Cézanne. *Femme à la mandoline* de Braque, de la collection Kahnweiler, a été achetée

à Londres en 1959 pour 40000 livres sterling, un record à l'époque pour une œuvre cubiste. Plus tard, Beyeler a aussi eu le courage de racheter *Fugue* au Musée Guggenheim, et il a eu raison, car aucun Kandinsky de cette importance n'est passé en vente depuis. Comme beaucoup de collectionneurs, il avait un côté joueur. Il savait s'engager. Mis en vente en 1989, *La Femme lisant* de Braque, qui appartenait au Bâlois La Roche, a été acquise 11 millions de dollars, largement parce que Beyeler voulait qu'elle demeure en Suisse. »

*Vous ne pouviez exposer toutes les œuvres qu'il a vendues. Quel parti avez-vous adopté ?*

« Beyeler privilégiait la qualité ; j'ai donc voulu lui rendre hommage en me concentrant sur les chefs-d'œuvre qu'il a découverts, vendus et parfois conservés dans sa collection. Parmi eux, deux Van Gogh, notamment le *Portrait de Joseph Roulin* dont le prêt exceptionnel est un geste d'amitié de la part du Moma de New York, et *L'Arlésienne* de Van Gogh, qui a été vendu par Beyeler à la Galerie nationale de Rome.

» A ses débuts, Beyeler avait exposé Auberjonois, Hodler ou Amiet, des artistes locaux, ainsi que l'Ecole de Paris, Poliakoff, De Staël, puis plus tard Enzo Cucchi ou Anselm Kiefer que nous n'avons pas présentés. L'accrochage se veut emblématique de l'axe de la collection de Beyeler, qui débute avec Cézanne pour se clore avec l'abstraction. *La Montagne Sainte-Victoire vue des Lauves* permet de comprendre la fascination des artistes modernes, comme Picasso, pour Cézanne. »

*Picasso occupe une place centrale.*

« Picasso demeure le fil d'Ariane de la collection. Il devait occuper le cœur de la Fondation. Beyeler était fasciné par

Ernst Beyeler, 1970



cet artiste, pas vraiment par la douceur du portraitiste de Marie-Thérèse, à laquelle il préférait une plus grande force expressive. *L'étude pour les Demoiselles d'Avignon*, à la fois barbare et primitive, est pour cette raison l'œuvre-clef de la Fondation.

» J'ai toujours pensé que Beyeler n'était pas un amateur du cubisme. Le Kunstmuseum de Bâle avait en outre un ensemble magnifique issu de la collection du Bâlois Raoul La Roche. Il était donc difficile de constituer un ensemble plus important. Beyeler s'est peut-être limité pour cette raison. »

*Les ensembles dédiés à Kandinsky et Mondrian sont aussi remarquables.*

« Je n'ai pas voulu changer l'espace dédié à Kandinsky, mais au contraire préserver cette sorte de chapelle et son atmosphère de spiritualité. La collection illustre toutes les périodes de son évolution.

» Il a également été fasciné par la progression de Mondrian vers l'abstraction. La Fondation dispose d'un ensemble complet, exception faite de la période américaine. Beyeler a possédé une œuvre réalisée à New York, à partir des fameuses *tapes* adhésives, qu'il avait achetée à Sidney Janis. Mais lorsqu'elle est arrivée à Bâle, la vitre était cassée, des rubans s'étaient décollés et Hildy Beyeler n'a pas voulu la garder. Düsseldorf en a fait l'acquisition.

» En confrontant Mondrian et Calder, j'ai opéré un choix qui n'est qu'apparemment audacieux. Calder avait rencontré Mondrian à Paris et lui avait suggéré d'insuffler du mouvement à ses formes. Mondrian lui avait répondu "qu'au contraire, les formes bougeaient déjà trop". De cette rencontre, était née l'idée des mobiles. »

*A travers ces chefs-d'œuvre de Mondrian, Kandinsky et Matisse, le collectionneur, le marchand et la Fondation se rejoignent.*

« C'est vrai, cette exposition se veut un hommage à E. Beyeler, collectionneur et marchand, autant qu'aux expositions qui se sont déroulées à la Fondation, en particulier celles consacrées à Miró et Matisse. Emouvante par son histoire, *La Berge* faisait partie des collections du musée Folkwang d'Essen, avant d'être vendue par les nazis comme « art dégénéré ». Beyeler l'a retrouvée aux Etats-Unis, puis l'a cédée en 1953 au Kunstmuseum de Bâle ».

Quant à *Table de marbre rose*, Alfred Barr avait essayé de l'obtenir auprès de la famille Alphonse Kahn. Lorsqu'elle réapparaît en 1957 chez Beyeler, il s'en porte immédiatement acquéreur pour le Moma de New York. J'ai voulu que cette peinture soit présente, car elle évoque un moment important de l'histoire de la galerie.

Enfin, j'ai tenu à associer *L'intérieur à la fougère noire* à un Rothko de la Fondation. Rothko admirait Matisse et quand ce dernier disparaît en 1954, il peint cet hommage, une peinture quasi monochrome qui rappelle les nombreux intérieurs rouges de Matisse. »

G. N.

## « Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression. »

Déclaration universelle des droits de l'homme, 10 décembre 1948, article 19



**Amnesty International**  
Pour les droits humains

CCP:  
30-3417-8

Case postale, 3001 Berne  
[www.amnesty.ch](http://www.amnesty.ch)

# L'épanchement du songe

Gérard de Nerval

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

**Gérard Macé**,  
*Je suis l'autre*,  
Le promeneur, Paris  
2007, 142 p.

**Collectif sous la  
direction d'Anne  
Struve-Debeaux**,  
*Gérard de Nerval*,  
Revue Europe n° 935,  
Paris, mars 2007

Rue de la Vieille-Lanterne, Paris était neigeux, l'aube était noire. D'autres que l'auteur d'*Aurelia* avaient dû mourir de misère cette nuit-là. Ainsi finit le 26 janvier 1855, ayant peut-être encore au fond de sa poche les sept sous qu'il venait d'emprunter, celui qui avait rêvé de mourir dans un jardin au milieu des arbres, des feuilles et des fleurs d'automne.

Il y avait loin du jeune amoureux de *Sylvie* et des rondes de jeunes filles, au dément lucide d'*Aurelia*. L'avant-veille, Nerval avait écrit à un ami : « Ne m'attends pas. Ce soir la nuit sera noire et blanche. » Jamais un fou lucide ne sera descendu plus loin dans les profondes grottes de la déraison où des visions surgissent dont l'enchaînement obéit à une loi inconnue. L'idée l'enchantait de rejoindre à la sortie de la vie Jenny Colon, comme à la sortie du théâtre où elle jouait le vaudeville. « La Révolution a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant horrible », disait Joubert. Aucune conjoncture historique ne fut nécessaire pour que Nerval renonçât au réel. Le réel en soi, le réel tel qu'il lui apparaissait, il lui fallait le réinventer. Vie réelle, vie poétique, les deux se heurtaient chez Nerval. La vie dont seuls les prêtres seraient les poètes. Vie rêvée, vie du rêve qui a remplacé la vie religieuse.

La foi dogmatique immobilise et fixe dans la contemplation le vagabond et l'errant et se manifeste par une liturgie qui est un poème anonyme et quotidien. Nerval en eut-il la pratique ? Entrait-il dans les églises se chauffer les mains à la chaleur d'un cierge ou se rafraîchir les doigts et le front à l'eau d'un bénitier ? La vie est-elle un songe ? Nerval préféra ce qui n'est pas à ce qui est. Mais je ne sais plus quel personnage dans une tragédie d'Euripide dit : « Peut-être que les choses qui sont ne sont pas et que ce qui n'est pas est vraiment ce qui est. »

Le péché, si présent dans l'œuvre et la pensée de Baudelaire, sinon dans sa vie, est totalement absent chez Nerval. Je parle du péché en soi ou de la notion de péché. C'est sans doute qu'il ne l'a pas commis. C'était à bien des égards un innocent qui n'a connu la femme qu'en rêve. C'est pourquoi le christianisme au fond lui était assez étranger, quoiqu'il entrât volontiers dans le rôle de la victime expiatoire.

Gérard de Nerval sortit de la vie pour entrer dans le rêve et le rêve le conduisit par la main vers la folie et vers la mort, qui sont deux puissantes Erinyes, comme la brebis suit son pasteur vers les verts pâturages et se retrouve conduite par le boucher à l'abattoir.

Il était né à Paris d'un père qui avait été chirurgien aux armées impériales et d'une mère qui mourut peu après sa naissance. Bientôt abandonné par son père, élevé par une parente éloignée, il vécut rapidement dans ses rêveries sans que la réalité eût la moindre prise sur elles.

## Bohême fantasque

Il gagna médiocrement sa vie en plaçant de la copie dans des feuilles plus ou moins littéraires et fit de fréquents séjours dans la clinique du docteur Blanche. Théophile Gautier, qui le fréquenta tout au long de sa vie, le décrit jeune homme comme un être doux et modeste, rosissant comme une jeune fille, la lèvre inférieure un peu épaisse et le menton creusé d'une fossette. Sa traduction de *Faust* lui avait valu du sage de Weimar une lettre qu'il conservait pieusement et qui contenait ces mots : « Je ne me suis jamais mieux compris qu'en vous lisant », et Gautier d'ajouter de manière piquante : « Avec lui, l'allemand, sans rien perdre de sa noirceur gothique, devenait français par la clarté. »

L'histoire de ses amours - platoniques peut-être, mais seulement dans le sens où l'Eros terrestre est une dégradation de l'Eros céleste - demeurera toujours voilée. Il s'éprit pour une actrice célèbre, Jenny Colon, d'une passion qui passa pour chimérique aux yeux de beaucoup qui le plaisantaient sur ses caprices soudains à l'endroit de femmes aperçues de l'autre côté des feux de la rampe et dont il évitait de se rapprocher pour ne pas détruire son illusion. Il est intéressant que les femmes dont il s'éprenait fussent des actrices, car en ce temps-là l'actrice, la danseuse, touchait par plus d'un fil à la prostituée que célébra Baudelaire. Elle n'était pas une femme comme les autres, c'est-à-dire une

femme qu'on épousait. Elle était une femme pour le rêve ou pour le vice. Nerval fit un voyage en Allemagne dont il ramena un livre charmant, *Les Petits châteaux en Bohême*, puis il en fit un autre en Orient dont il rapporta un autre livre. C'était la mode en ce temps-là d'aller chercher de l'autre côté de la Méditerranée ce qui avait disparu de notre Occident, les vieilles mœurs et les vieilles religions.

Sans être très nettement d'aucune, Gérard avait la curiosité et le respect de toutes, surtout de celles qui étaient tombées. Il aimait à mélanger les enfers et les paradis des différents cultes, au point qu'un jour un de ses amis lui ayant dit : « Mais, Gérard, vous n'avez aucune religion ! - Comment, lui rétorqua-t-il, moi, pas de religion, mais je les ai toutes ! » Du Liban, il écrivit : « J'avais

Gérard de Nerval



bien senti qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replaçant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me refaisais enfant au berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle. »

Revenu à Paris, Gérard eut bien voulu repartir en Orient, mais sa santé mentale profondément altérée l'empêcha de se hasarder dans un lointain périple. Il s'en consolait en promenant dans les jardins du Palais Royal un homard en vie au bout d'une faveur bleue. « En quoi, disait-il, un homard est-il plus ridicule qu'un chien ou toute autre bête dont on se fait suivre ? J'ai le goût des homards qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer et n'aboient pas comme les chiens, si antipathiques à Goethe, lequel pourtant n'était pas fou. » C'est alors qu'il écrivit *Aurelia, le rêve et la vie*, dont on a dit que c'était le poème de la Folie se racontant elle-même. Les rêveries platoniciennes se mêlent aux mystères de la Cabale et le comte de Gabalais y rencontre le Cazotte du *Diable amoureux*.

## Du rêve à la folie

Vers la fin du récit, dont on a retrouvé les dernières pages inachevées dans la poche du mort, la raison se trouble et le rêve se transforme en cauchemar. Mais il semble que la colère ne soit jamais entrée dans l'âme de cet agneau.

Le mystique est asexué comme un ange. Il n'y a pas de péché en lui, sauf peut-être des péchés spirituels, mais ce n'est pas un saint pour autant. Le monde et ses trésors ne l'intéressent pas. Je parle du monde des sens et des apparences. Est-ce à dire qu'il lui est impossible de perdre son âme du seul fait qu'il n'a pas d'attachements terrestres ? Le plus grand

risque qu'il court, c'est justement de se désincarner, de passer d'une religion à l'autre comme un fantôme qui traverserait les murs et les miroirs d'un grand manoir. Mais cette traversée ne se fait pas sans grands dégâts ni désastres. On risque d'y perdre en chemin, sinon son âme, du moins cette pauvre chose qu'on appelle la raison.

Le rêve nervalien n'est ni une transformation mallarméenne de la vie jusqu'à évaporation et disparition de cette dernière, ni même sublimation de celle-ci au sens freudien. Elle est la vie vécue sur le plan du rêve et non plus de la réalité quotidienne. Elu par les dieux, le poète est foudroyé, offert en holocauste.

« Les soupirs de la sainte et les cris de la fée. » Pourquoi la sainte soupire-t-elle et pourquoi la fée crie-t-elle ? Mais la sainte et la fée, c'est tout notre Moyen-Age. Et c'est à elles que la jeune fille des rondes enfantines donne la main. Elle fait le lien avec la Sibylle. Elle restera vierge. Elle ne connaîtra jamais l'homme et l'homme ne la connaîtra jamais.

Nerval croyait à l'immortalité, on pourrait presque dire qu'il ne croyait qu'à cela. S'il s'est suicidé, c'est pour retrouver cette patrie céleste dont la terre avait cessé pour lui d'être le reflet.

## De l'autre côté du miroir

Gérard de Nerval, écrira Dominique Aury, est à lui seul la justification du romantisme français. Au temps où tous les poètes se disaient romantiques et confondaient volontiers le romantisme avec le tintamarre, il a suffi à Nerval de douze sonnets parfaits et d'un récit pour que le mot romantisme reprenne la signification originelle que les poètes allemands lui avaient donnée, et que tenteront en vain de lui rendre les surréalistes : la

portée d'une aventure spirituelle, d'une exploration de la nuit.

Gérard de Nerval s'est avancé dans ces ténèbres plus avant que n'importe lequel de nos poètes. Personne n'a su comme lui rendre sensible le pressentiment qu'il existe deux univers ; celui des apparences, dont les sens portent témoignage, et l'univers invisible, dont l'univers visible n'est que l'écorce. Pour pénétrer de l'autre côté du miroir, il faut un instrument plus perfectionné que la raison claire ; il faut la foi ou le rêve.

A Nerval qui n'avait pas la foi ou qui, les ayant toutes, n'en avait aucune, il restait le rêve : « Je m'encourageais, dit-il, à une audacieuse tentative. Je résolus de fixer le rêve et d'en connaître le secret. Pourquoi, me dis-je, ne pourrais-je forcer enfin ces portes mystiques, armé de toute ma volonté, et dominer mes sensations au lieu de les subir ? N'est-il pas possible de dompter cette chimère attrayante et redoutable, d'imposer une règle à ces esprits des nuits qui se jouent de notre raison ? Le sommeil occupe le tiers de notre vie. Il est la consolation de nos journées ou la peine de nos plaisirs ; mais je n'ai jamais éprouvé que le sommeil fût un repos. Après un engourdissement de quelques minutes, une vie nouvelle commence, affranchie des conditions du temps et de l'espace, et pareille sans doute à celle qui nous attend après la mort. Dès ce moment, je m'appliquai à chercher le sens de mes rêves, et cette inquiétude influa sur mes réflexions à l'état de veille. Je crus comprendre qu'il existait entre le monde extérieur et le monde intérieur un lien. »

« La muse, écrit encore Nerval, est entrée dans mon cœur comme une déesse aux paroles dorées, elle s'en est échappée comme une pythie en jetant des cris de douleur. »

## Pandora

Le rêve de Gérard était le frère de la folie. Pour découvrir ce lien, il s'aide de toutes les divinités, de toutes les chimères. Il appelle à son secours celle qui fut à travers les âges Isis et Cybèle, Laure et Béatrice, Marie mère de Dieu, sa propre mère, Sylvie, Adrienne, Jenny, Pandora dont il fit le mythe d'Aurelia. C'est elle qui lui dit : « Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu as toujours aimée. A chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis. »

Il la voit transfigurée et radieuse. « Le ciel s'est ouvert dans toute sa gloire et il y lit le mot pardon signé du sang de Jésus-Christ. »

G. J.

### VOUS VOUS AIMEZ...

### VOUS ALLEZ VOUS MARIER ?

Les dates des sessions de préparation au mariage organisées par CHEMIN DE PRÉPARATION AU MARIAGE (CPM) ou par AMOUR ET ENGAGEMENT sont disponibles sur le site :

[www.cath-ge.ch/cpm-ge](http://www.cath-ge.ch/cpm-ge)



Pour tout renseignement :

Jean-Daniel ROBERT, responsable

Pastorale familiale à Genève

☎ 022 796 20 01

e-mail : [pastorale.familiale-ge@cath-ge.ch](mailto:pastorale.familiale-ge@cath-ge.ch)

# Une Eglise divine et humaine

**Benoît-Dominique de La Soujeole**  
*Éléments pour une spiritualité de l'Eglise*  
 Parole et Silence, Paris 2007, 192 p.

L'auteur a entendu à maintes reprises des chrétiens vouloir mener une vie spirituelle authentique sans être entravés par les diktats d'une Eglise dont ils ne reconnaissent pas l'utilité pour leur vie de croyant. Aussi le Père de La Soujeole s'attelle à nous faire comprendre toutes les richesses encloses dans une spiritualité de la réalité « Eglise ». D'emblée il redéfinit ce qu'il faut entendre par « spirituel » - ce qui est animé par l'Esprit de Dieu - et par *Eklesia* (assemblée) - la communauté que forment tous les baptisés unis au Christ. Car il faut bien admettre que l'Eglise voulue par le Christ est à la fois divine et humaine et qu'entrer dans le mystère ecclésial, c'est entrer de plain-pied dans cette alliance du divin et de l'humain.

L'auteur souligne que le grand danger qui menace notre vie de foi ecclésiale est de séparer dans la communauté chrétienne son aspect humain de son aspect divin. Cette alliance est difficile à vivre. Deux écueils sont à éviter : celui de ne considérer que l'aspect humain de l'Eglise, ce qui amène à vivre une appartenance ecclésiale de façon trop sociologique ; ou, inversement, de vouloir limiter sa vie religieuse au cœur à cœur solitaire avec Dieu, sans les lourdeurs communautaires, en étant sensible exclusivement au merveilleux.

Pour donner sa juste place à une appartenance ecclésiale, il est nécessaire d'être attentif à quelques éléments fondamentaux qui façonnent une vie en Eglise. Les

Pères de l'Eglise ont montré l'importance des vertus théologiques, auxquelles l'auteur rattache des vertus humaines.

A la foi est associée l'obéissance à Dieu ; celle du Christ éclaire la nôtre. Le remède au manque de foi est la mémoire spirituelle qui amène à se souvenir des bienfaits de la miséricorde de Dieu, comme l'invite l'Ecriture.

Comme la foi, l'espérance est une vertu reçue au baptême. La disposition fondamentale de l'espérance est la confiance au Dieu fidèle qui vient à notre secours. A l'espérance, l'auteur associe la pauvreté. Les « pauvres de Yahvé » sont ceux qui sont pleins de désirs qu'ils ne peuvent combler eux-mêmes.

Troisième vertu théologique : la charité. Elle nous met en mouvement, elle nous porte vers autrui. A la charité est associée la pureté : pureté doctrinale qui est la rectitude intellectuelle des énoncés de la foi et pureté liturgique qui permet l'expression de notre confiance en Dieu et de notre amour pour lui.

L'auteur donne avec conviction de nombreuses clefs essentielles pour progresser dans la vie spirituelle et par suite dans une authentique vie ecclésiale. Nous recommandons de savourer lentement cet ouvrage. Il pourrait être un excellent compagnon pour un temps de retraite.

**Monique Desthieux**

# Religions et psyché

livres ouverts

Ce livre est le résultat et la suite du colloque *La variété des fonctions psychologiques du religieux : cent ans après la traduction des « Variétés » de William James*, qui a eu lieu en 2006 à l'Université de Lausanne. James écrivait que « toutes les religions semblent viser une même forme de libération » ; « elles rendent aisés des sacrifices inévitables et nous font même trouver le bonheur ». Elles auraient une fonction à la fois « consolante et fortifiante ». Cet ouvrage tente de prolonger l'entreprise de James en étudiant non seulement la variété des expériences religieuses, mais aussi celle des fonctions psychologiques du religieux.

Les divers intervenants font ressortir différentes fonctions : « régulation de l'adaptation de l'espèce humaine et de sa survie » ; fonction de stabilisation sociale ou d'« opium », mais aussi de « fitness », qui permet notamment une « intégration personnelle et sociale de sentiments conflictuels » et ainsi un « équilibre psychique, interpersonnel et communautaire ». Ou encore, dans la souffrance psychologique, la religion aide à donner du sens, à faire face aux difficultés (contrôle des émotions, restauration d'une image de soi...) et à l'adaptation psychosociale. Mais la fonction spécifiquement religieuse serait le « dépassement de ce qui constitue une source de division interne à l'homme dans l'ensemble des domaines, intra-, inter- individuels ou cosmiques », selon une « logique développementale

proactive et prospective », même si la religion peut prendre parfois une dimension régressive.

Les différents auteurs parlent aussi de « dysfonction religieuse » : exacerbation des symptômes, isolement (dans la souffrance psychologique) ; aspect totalisant et non plus seulement « tissu associatif » de la religion. P.-Y. Brandt conclut en affirmant qu'il reste « encore à construire une théorie des fonctions psychologiques du religieux ».

Après cette édifiante lecture, je me permettrais une synthèse personnelle : paradoxalement, la religion, qui a comme fonction principale l'unité, crée aussi de la division. C'est justement par recherche d'unité et de cohérence interne qu'un individu ou un groupe religieux (au niveau social) peut cliver des parts d'ombre de lui, anxiogènes et indésirables, et les projeter (clivage-projection comme protection psychique) vers le différent et l'extérieur. C'est peut-être ce qui différencie le fondamentalisme religieux (totalisant et « discriminant l'exogroupe ») d'une spiritualité mature (marquée par l'ouverture, la confiance en soi, l'autre et Dieu) et ancrée dans la modernité.

La religion, tout en mettant en lumière et en scène le tragique et la souffrance de l'homme, lui offre aussi les voies de sa « conversion » et de son « unification ».

**Raphaël Broquet**

Sous la direction de **Pierre-Yves Brandt et Claude-Alexandre Fournier**  
*Fonctions psychologiques du religieux. Cent ans après « Variétés » de William James*  
Labor et Fides, Genève 2007, 220 p.

# Le kiosque de Huysmans

**Emmanuel Godo**  
*Huysmans et l'Évangile du réel*  
 Cerf, Paris 2007,  
 326 p.

L'essayiste qu'est l'auteur s'est penché sur les fondements et les enjeux de l'expérience littéraire. Après V. Hugo, P. Claudel, J.-P. Sartre, c'est à C. Huysmans qu'il s'est intéressé de manière pointue. On ne s'approche pas de Huysmans sans précaution... C'est un auteur qui a fortement marqué son époque (fin du XIX<sup>e</sup>, début du XX<sup>e</sup>). Celui pour qui la vie n'a d'abord été qu'une farce sinistre - qu'il décrit dans ses premiers romans - voit un jour poindre une lumière dans un brouillard cafardeux, et ce sera la conversion. Dès lors, son talent sera mis au service de ce qu'il découvre lors de ce grand bouleversement. La vie intérieure est chose difficile, confesse-t-il. Au milieu de ruines dévastées, se trouve une pièce quasi inaccessible, celle où Dieu s'est réfugié.

Chez Huysmans, pas de fulgurance à la Claudel ! Sa conversion a la couleur du noir ; elle est mélancolique, sans magnificat ; c'est comme un tour d'écrou, un vissage imperceptible. La foi, dira-t-il, n'est pas un voile pudique posé sur la vie, ni un refuge, c'est une façon d'assumer jusqu'au bout le drame de l'incarnation. Lire Huysmans, c'est découvrir une langue qu'il semble avoir créée pour satisfaire ses exigences. Ainsi, chez lui, les femmes sont parfois *maigriottes*, font la *Marie-jem'embête*, ont des cris de *merluce* ou de *Mélusine*. Les ouvriers *flânorent* ou *flâmentent*. Les noblaillons sont *patriotards* et *pieusards*. On ne pleure pas chez lui, on *larne*, une saloperie devient une *salauderie* ! On pourrait continuer ainsi longtemps.

Huysmans ne transige pas et ne dissimule jamais. Il a des colères terribles et laisse libre cours à ses haines politiques et à sa phobie de la franc-maçonnerie. F. Mauriac, qui l'a beaucoup aimé, disait dans un de ses blocs-notes en 1969 : « Il faut avoir eu vingt ans en 1905 pour pouvoir mesurer l'importance de livres comme *En Route* et comme *La Cathédrale* ; ils marquent, en pleine déroute, le commencement du renouveau catholique. Huysmans était à ce moment-là, avec le lointain Claudel, l'homme qui nous montrait que l'éternelle beauté se trouvait du côté de Notre-Dame de Chartres et du côté de Solesmes - l'éternelle beauté et l'éternelle vérité - à l'heure où Anatole France, inaugurant la statue de Renan à Tréguier, se moquait "des anciens dieux", de la fade odeur de l'encens et des cathédrales croulantes... » Bien sûr, Huysmans n'est pas de tout repos, littérairement parlant. « C'est une espèce d'hérétique qui, après avoir pénétré par la poterne dans l'enclos catholique, s'y est bâti, pour lui tout seul, un kiosque bizarre, où il a prié à sa manière, entrelardant sa prière de vitupérations véhémentes à l'adresse de ses frères en Jésus-Christ, qu'il aurait volontiers regardés comme de faux frères », dira de lui J. Calvet.

Après une étude extrêmement fouillée, l'auteur nous offre en prime quelques pages d'anthologie succulentes à déguster et qui permettent de soulever le voile d'une œuvre fascinante.

**Marie-Luce Dayer**

---

 ■ Société
 

---

**Patrick Villemin**

**Classement vertical**

*Harcèlement : un crime sans cadavre*  
Anne Carrière, Paris 2007, 375 p.

Les directeurs de Ressources humaines - les célèbres DRH - et les responsables de personnel apprécieront indubitablement la qualité et la pertinence de ce roman. L'auteur décrit l'état d'esprit et d'émotions dans lequel se trouve soudainement transportée une personne qui est informée de son licenciement imminent. Ce récit réaliste éclaire de manière bouleversante le cynisme, froid et efficace, de certains décideurs professionnels, lesquels ne sont d'ailleurs pas à l'abri d'autres menaces destructrices.

Un tel ouvrage s'appuie à l'évidence sur des expériences actuelles dans le monde des affaires. Il montre aussi et surtout à quel point les « difficultés relationnelles », ou « divergences de vues », qui résultent d'une élimination progressive des valeurs, peuvent conduire à des luttes impressionnantes pour garder ou conquérir le pouvoir. Ces pages donnent à réfléchir sur la manière de mener des hommes et des femmes dans des groupes industriels et commerciaux. En fait, elles n'interrogent pas seulement le milieu économique, mais bon nombre d'administrations dont le personnel, à quelque niveau que ce soit, sait ce qu'il en est du harcèlement et des éliminations sournoises.

Louis Christiaens

**Catherine Schümperli**

**La politique suisse de solidarité internationale**

*De la coopération au développement global*

Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2007, 142 p.

Il est heureux que la collection *Le savoir suisse* ait publié ce volume au printemps 2007. Car le Parlement est en train de définir le cadre financier de l'aide au développement de la Confédération pour les cinq prochaines années.

L'autrice, chercheuse et enseignante à l'Institut universitaire d'études du développement à Genève, connaît bien son sujet. Elle passe ainsi avec aisance et rapidité, parfois de ma-

nière déroutante, du passé au présent, d'une problématique internationale à un débat de politique intérieure. Il est vrai que le domaine est vaste et s'est complexifié au fil du temps. L'aide au développement ne se limite plus à construire des puits. Elle couvre la protection de l'environnement et la promotion de la paix, le soutien aux budgets publics, comme l'appui aux défenseurs des droits humains.

L'ouvrage permet donc de découvrir de multiples facettes de la coopération au développement, tant dans sa dimension historique (ces précurseurs qu'étaient les missionnaires, la loi sur l'aide au développement de 1976, l'adhésion de la Suisse à l'ONU) que dans la variété des thèmes (l'efficacité de l'aide internationale, la coopération bilatérale et multilatérale, la modestie des moyens mis en œuvre et les manipulations statistiques pour la camoufler).

Lucide, C. Schümperli pointe du doigt les contradictions d'une politique suisse qui veut à la fois être solidaire et défendre les intérêts immédiats de l'économie. Elle conclut par un plaidoyer en faveur d'une politique cohérente qui s'inscrive dans « des règles du jeu plus équitables en matières politique, financière et commerciale ».

Jean-Claude Huot

---

 ■ Spiritualité
 

---

**Charles Juliet, Dominique Sterckx et Claude Vigée**

**Etty Hillesum**

*Histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller*

Arfuyen, Paris-Orbey 2007, 186 p.

« Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi... » Cette prière, si souvent évoquée par les lecteurs du *Journal* d'Etty Hillesum, est l'une des huit prières choisies ici et commentées par Dominique Sterckx. Re-situées dans leur contexte et dans le chemin spirituel de cette jeune fille d'origine juive mais agnostique, qui a été prise dans le chaos de la déportation des juifs des Pays-Bas, elles dégagent un sentiment de liberté et de joie, indépendantes de la situation tragique de l'époque. Elles nous ouvrent un chemin de conversion quand nous ne savons plus parler de Dieu et à Dieu, à cause de la falsification de ses images ; ce Dieu inconnu, inconnu, qui lui est pourtant présent et accessible.

Ce livre donne pour la première fois la parole à l'une des rares survivantes de la famille Hillesum. Puis Claude Vigée et Charles Juliet témoignent de leur émotion quand ils ont lu le journal et les lettres d'Etty Hillesum. Un chemin spirituel de haute valeur qui ne laisse pas indemne.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Michel A. Hubaut**  
**Le pardon**

*Ses dimensions humaines et spirituelles*  
Desclée de Brouwer, Paris 2007, 134 p.

Pourquoi pardonner ? Jusqu'où peut aller le pardon ? Existe-t-il des crimes impardonnables ? Génocide, crime contre l'humanité ? Viol, inceste, torture ? Le pardon n'est pas oublié ! Le pardon n'est pas lâcheté ! Pardonner, ce n'est pas « excuser », mais regarder autrement son offenseur pour lui rendre sa dignité. Pardonner, c'est un acte créateur, une nouvelle naissance.

Michel Hubaut, franciscain, théologien, décrit à l'aide de témoignages concrets le long processus psychologique qui permet à un être blessé dans ce qu'il a de plus cher, de passer des sentiments de haine et de vengeance, au pardon. Découvrir un sens positif à cette blessure, se pardonner à soi-même et se découvrir soi-même déjà pardonné permettent de s'ouvrir à la grâce de pardonner. Après l'approche psychologique, l'auteur se livre, en quelques pages, à un intéressant survol des plus beaux textes bibliques révélant ce Dieu dont le cœur est celui d'une mère : un Dieu de tendresse qui préfère l'amour fraternel à tous les sacrifices. Dans l'Évangile, il découvre en Jésus-Christ l'incarnation de la miséricorde du Dieu biblique. En demandant au Père le pardon pour ses bourreaux, il nous apprend du haut de la croix jusqu'où il faut pardonner.

Même à celui qui ne demande pas pardon ? Un beau chapitre est le commentaire de la parabole du Père miséricordieux décrivant l'itinéraire du fils cadet et la révolte du frère aîné, pour mettre d'autant mieux en lumière l'attitude du Père. Et un chapitre touchant ? La confession, par l'auteur, d'un larcin d'enfant dans le porte-monnaie de sa maman, son remords, jusqu'à l'aveu et les effusions de tendresse du pardon.

Le livre s'achève sur une ouverture au sacrement de la Réconciliation, appelé « sacrement de la croissance pascale » : « Dieu ne nous aime pas parce que nous en serions dignes, mais c'est justement son amour qui fonde notre dignité. »

Xavier Lingg

**Bernard Bro**  
**Paraboles (4 tomes)**  
Cerf, Paris 2007

Cinquante années de prédication à la radio et à la télévision française : la publication de ces sermons se révèle convaincante. Voici que nous sont proposés 4 tomes, chacun de plus de 200 pages, qui rassemblent 385 *Paraboles* aux titres accrocheurs : *La Tour Eiffel et le bottin* ; *Le clown et le catéchisme* ; *Aimez-vous l'ail et les oignons ?* ; *Où se sentir chez soi ?* Le Père Bernard Bro, dominicain, qui fut professeur de théologie dogmatique au Saulchoir avant de diriger les éditions du Cerf, nous livre en une seule fois un ensemble impressionnant de ses homélies. A l'évidence, de telles pages, marquées par l'actualité et chargées de bonne humeur, de culture, d'esprit et de sens évangélique, ne sont pas à lire en continu. Elles sont plutôt à déguster les unes après les autres, comme on se désaltérerait tranquillement à une fontaine de jouvence. En effet, à travers les mailles du quotidien, des perles d'intelligence, de vérité et de bonté sont cachées dans les courants et les vagues de la vie et il est heureux de les découvrir au fil de ces récits. Le goût chaleureux de l'auteur à construire ses paraboles, et aussi à les présenter, se communique aisément au lecteur. Pour ceux qui sont appelés à préparer des sermons, ces quatre ouvrages sont à même de les inspirer. En tout cas, ils découvriront, une fois de plus, que Celui qu'ils ont à annoncer se laisse chercher, qu'Il désire nous trouver, mais que c'est au prix d'une incessante ouverture au monde d'aujourd'hui et d'une tenace persévérance.

Louis Christiaens

## ■ Théologie

### Collectif

#### **Marie et la sainte Famille**

*Récits apocryphes chrétiens*

t. 2, Médiaspaul, Paris 2006, 176 p.

La Société française d'études mariales a organisé une session du 5 au 7 septembre 2005, à Nevers, pour étudier l'apport des récits apocryphes chrétiens dans la compréhension de l'icône de Marie et du rôle de Joseph au sein de la sainte Famille. Les apocryphes qui mettent en mouvement la figure mariale et qui ont circulé largement dans les milieux spirituels médiévaux sont : le *Protoévangile de Jacques*, l'*Évangile du pseudo-Matthieu* et le *Livre de la nativité de Marie*.

Sont présentées ici les différentes contributions des chercheurs intervenant dans le colloque de Nevers, rassemblement qui faisait suite à une précédente rencontre portant sur le même sujet en 2003. Les cinq premières contributions sont très techniques, elles intéresseront peut-être les exégètes avertis. Les suivantes ont le mérite de montrer le rôle de ces textes apocryphes sur Marie et la sainte Famille dans l'iconographie, les fêtes mariales et les visions qu'ont eues de grandes mystiques, comme la moniale Mechtilde de Hackeborn.

A remarquer une contribution particulièrement intéressante sur l'approche de Marie par l'islam. Les premiers musulmans, Muhammad en tête, ont senti l'importance psychologique et religieuse de la présence féminine et spirituelle de Maryam. Dans leur piété, ils ont été sensibles à cette vocation si particulière et étonnante de Maryam dans sa maternité virgine. Il s'est développé une certaine dévotion, surtout chez les femmes, dans les cultures où l'islam s'est implanté.

Monique Desthieux

### **Hendro Munsterman**

#### **Marie corédemptrice ?**

*Débat sur un titre marial controversé*

Cerf, Paris 2006, 104 p.

Plusieurs théologiens catholiques s'associent, il y a quelques années, pour créer un mouvement, *Vox populi Mariae Mediatrici*, afin d'obtenir la proclamation d'un cinquième dogme marial : « Marie, corédemptrice, médiatrice et avocate ». En juin 2000, ils avaient

déjà recueilli plus de 6 millions de signatures, provenant de 170 pays, pour la demande de cette dogmatisation. Il fallait prendre cette demande au sérieux et en étudier sa pertinence. C'est ce qu'a fait Hendro Munsterman, directeur du Centre théologique de Meylan, à Grenoble.

Le magistère catholique a proclamé quatre dogmes relatifs à Marie. Le premier, au concile d'Ephèse, en 431, attribua à Marie d'être *Theotokos*, « Mère de Dieu ». Le deuxième, lors du synode de Latran (649), affirma « la virginité perpétuelle de Marie ». La piété mariale ayant connu une croissance fulgurante à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, deux autres dogmes seront proclamés : celui de « l'Immaculée Conception », en 1854, et celui de « l'Assomption », en 1950.

Après avoir fait l'inventaire des différents titres donnés à Marie, l'auteur a recherché l'origine de celui qui fait le plus de difficultés : celui de « corédemptrice ». L'idée s'enracine dans le fiat de Marie : elle devient la mère du Rédempteur et atteint son apogée au pied de la croix où la souffrance de son cœur de mère est unie à celle du Fils Rédempteur de l'univers.

Les recherches de Munsterman l'ont conduit à présenter dix arguments contre l'utilisation de ce titre. Le plus important serait de convenir qu'il ne faut pas situer Marie à côté du Christ, vis-à-vis de l'Eglise. Marie est le modèle de tous les croyants qui forment avec elle une assemblée qui n'est autre que l'Eglise du Christ. S'il est certain que la foi chrétienne attribue, avec raison, à Marie un rôle fondamental et unique dans l'Incarnation et dans l'histoire du salut, il faut, comme le demande le groupe des Dombes, « délibérément laisser de côté le titre de corédemptrice » que le mouvement *Vox populi Mariae Mediatrici* défend avec vigueur, afin de ne pas mettre en cause l'unique médiation du Christ.

Monique Desthieux

## ■ Littérature

**Sous la direction d'Yvon Tranvouez**

**Jean Sullivan**

*L'écriture insurgée*

Apogée, Rennes 2007, 272 p.

Vingt-cinq ans après la mort de l'abbé Joseph Lemarchand (1913-1980), connu sous le nom de Jean Sullivan, une commémoration bretonne a permis à un large public de découvrir les multiples facettes de cet homme d'envergure. Les textes réunis ici, en provenance d'universitaires, de politiques ou autres, donnent envie de lire ou relire l'œuvre (romans, essais, journal spirituel...) de Sullivan. Ce passant toujours en question, d'une liberté incroyable, « à l'écriture chaleureuse, pétrie de sève évangélique », était un éveillé qui n'entre dans aucune catégorie.

Dans le contexte du catholicisme de la Bretagne de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle (ici une excellente étude sociologique), il a marqué la ville de Rennes par deux initiatives : une revue, *Dialogue-Ouest*, et un ciné-club, *La Chambre Noire*, qui ont tenté de se défaire d'un catholicisme de tradition pour refaire un catholicisme d'adhésion, comme le dit l'un des auteurs de ce colloque.

Peut-être trop en avance sur son temps, il devra partir à Paris où Gallimard éditera ses livres et l'embauchera comme directeur de collection.

Il y devient l'écrivain que nous connaissons avec « une écriture insurgée, rebelle, souvent proche de la poésie », une parole prophétique (« il n'enseigne pas, il révèle »), témoin d'une expérience spirituelle et mystique « de la chair saisie par le souffle ». Un chapitre de cette étude est particulièrement intéressant : celui qui analyse le rapprochement entre Lucien Laberthonnière, Maurice Zundel et Jean Sullivan.

Pourquoi Sullivan nous intéresse-t-il encore ? Sa parole est toujours d'actualité et universelle, bien que - ou parce que - il se considérait comme un marginal. Toute son œuvre est un « appel à l'exigence, à la sincérité, à l'intériorité, à la seule vérité qui compte, celle d'une conscience acérée, libre, vive ». Plus vivante que jamais, elle stimule notre liberté de pensée, de recherche.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Roland de Muralt**

***Les cahiers Mendel***

L'Aire, Vevey 2007, 148 p.

Une famille juive, le père, la mère entourés de cinq enfants, ont quitté Lubin (Pologne) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour s'installer dans la région parisienne. Leur sixième enfant naîtra en France. Ils vont vivre les affres et les douleurs, les espoirs ou la recherche du plaisir de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, chacun avec sa trajectoire personnelle : de la Première Guerre mondiale à la Shoah, de la révolution bolchévique à l'espoir porté par de Gaulle. Mais l'histoire brute et dramatique est sans cesse irriguée en chacun par une parole, poésie ou mystique. « Il faut renoncer à tout, mais pas à la poésie », dit l'un des acteurs de ce récit.

Roland de Muralt, auteur suisse, narre la trajectoire de chacun des six enfants par touches successives et dans un style alerte. Il donne de la densité à une réalité qui s'étend au-delà des zones d'ombre d'une humanité qui ne sait pas toujours où elle va.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Marie-Luce Dayer**

***Les cantates de Noël***

*Contes et récits*

Saint-Augustin, St-Maurice 2007, 104 p.

Les cantates de Noël de Marie-Luce Dayer nouent la gerbe de dix récits et contes. Chacune d'elles égrène ses notes pour la joie, la justice, la compassion, l'amour, tout ce que l'on trouve dans les autres récits. Pour redonner espoir aux prisonniers, aux réfugiés, pour relier les cœurs ouverts à l'écoute et à l'espérance, elles propagent les « vibrations pour remplir l'univers entier et faire taire les armes de combat ».

Malgré les *anges déchus* qui prônent la tiédeur, la platitude, tout ce contre quoi les autres contes combattent, ces vibrations sont toujours perceptibles, à condition d'avoir un cœur d'enfant, un cœur de confiance, de reconnaissance. Les ombres s'éclairciront de l'évocation du passé, de la mémoire de ses racines. Pour retrouver la raison, rien de tel qu'accueillir un enfant qui naît !

Marie-Thérèse Bouchardy

**Baudart Anne**, *Naissances de la philosophie politique*. Le Pommier, Paris 2006, 288 p.

**Blaquart Jean-Luc**, *Conversation sur le mal*. Cerf, Paris 2007, 104 p.

**Breck Jean**, *Le don sacré de la vie. Les chrétiens orthodoxes et la bioéthique*. Cerf, Paris 2007, 336 p.

**Cavaille Aleks**, *Via Baltica. Sur la route des pays Baltes. Estonie, Lettonie, Lituanie*. Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 192 p.

**Chevassus Gabrielle**, *Le Père Carré*. Les Amis de Crespiat, Luzech 2007, 152 p.

**\*\*\*Col.**, *Last & lost. Atlas d'une Europe fantôme*. Noir sur Blanc, Lausanne 2007, 448 p. [41431]

**\*\*\*Col.**, *Mythes grecs, mythes bibliques. L'humain face à ses dieux*. Cerf, Paris 2007, 186 p. [41410]

**Combes Claude**, *Darwin, dessine-moi les hommes*. Le Pommier, Paris 2006, 528 p.

**Courbage Youssef, Todd Emmanuel**, *Le rendez-vous des civilisations*. La République des idées/Seuil, Paris 2007, 172 p.

**Danneels Godfried**, *Si tu connaissais le don de Dieu. Commentaire pastoral de saint Jean*. Fidélité, Namur 2007, 272 p.

**Decloux Simon**, « Croyez à l'Évangile ! » *Retraite de huit jours à la suite de saint Marc*. Fidélité, Namur 2007, 192 p.

**Delbrêl Madeleine**, *Le service social entre personne et société. Écrits professionnels, vol. 2. Textes inédits*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2007, 510 p.

**Eglise orthodoxe russe**, *Les fondements de la doctrine sociale*. Cerf/Istina, Paris 2007, 194 p.

**Favre Patrice**, *Georges Cottier. Itinéraire d'un croyant*. CLD, Tours 2007, 264 p.

**Gachoud François**, *Par-delà l'athéisme*. Cerf, Paris 2007, 172 p.

**Kieboom Hilde**, *L'Évangile dans la ville. La spiritualité et l'action de Sant'Egidio*. Fidélité, Namur 2007, 152 p.

**Lepori Mauro-Giuseppe**, *Simon appelé Pierre. Sur les pas d'un homme à la suite de Dieu*. Parole et Silence, Paris 2007, 140 p.

**Meizoz Jérôme**, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur. Essai*. Slatkine, Genève 2007, 210 p.

**Morfino Mauro M.**, *Vivre la Parole pour la comprendre. L'enseignement des Sages juifs et des Pères de l'Église*. Lethielleux, Paris 2007, 226 p.

**Nahmias Clara**, *Le baiser de l'ange*. Buchet/Chastel, Paris 2007, 192 p.

**Philibert Paul J.**, *Le sacerdoce des baptisés. Clé d'une Église vivante*. Cerf, Paris 2007, 246 p.

**Pierron Yvonne**, *Missionnaire sous la dictature*. Seuil, Paris 2007, 204 p.

**Römer Thomas**, *Psaumes interdits. Du silence à la violence de Dieu*. Du Moulin, Poliez-le-Grand 2007, 94 p.

**Rosny Eric de**, *Quand l'œil écoute*. Vie Chrétienne, Paris 2007, 66 p.

**Staune Jean**, *Notre existence a-t-elle un sens ? Une enquête scientifique et philosophique*. Presses de la Renaissance, Paris 2007, 544 p.

**Sylvestre Jean-Marc**, *Petites leçons d'économie à la portée de tous*. Buchet/Chastel, Paris 2007, 360 p.

**Theobald Christoph**, *Le christianisme comme style*. \* Cerf, Paris 2007, 506 p.

**Theobald Christoph**, *Le christianisme comme style*. \*\* Cerf, Paris 2007, pp. 507-1110.

**Theobald Christoph**, *Transmettre un Évangile de liberté*. Bayard, Paris 2007, 240 p.

**Verheij Arian**, *Grammaire élémentaire de l'hébreu biblique*. Labor et Fides, Genève 2007, pp. X + 174.

**XXX**, *La Bible d'Alexandrie. 23.10-11. Les douze prophètes. Aggée - Zacharie*. Cerf, Paris 2007, 400 p.

**Zürcher Lukas**, *L'Église compromise ? La Fédération des Églises protestantes de Suisse et l'apartheid (1970-1990)*. Labor et Fides, Genève 2007, 166 p.

# Emmanuel

*Cela s'appelle l'unité 731 et c'est un enfer sur terre. C'était, plutôt. Les lieux ont été fermés en 1945 après quinze ans d'atroces et monstrueux services. Et sévices. Mais il reste des images d'archives. J'en ai vu l'autre matin à la télé. Un reportage à faire froid dans le dos.*

*L'unité 731 était un centre de recherche bactériologique de l'armée japonaise, ouvert en Chine au début des années '30 - donc bien avant les camps de concentration nazis. Les militaires nippons y étudiaient des maladies aussi sympathiques que la peste, le typhus et le choléra, en vue de s'en servir comme armes. Et pour cela, ils utilisaient des cobayes humains. Moins connues que celles de l'infect docteur Mengele, mais tout aussi inhumaines, les expériences médicales menées par les Japonais sur des prisonniers chinois, coréens et philippins - dont des femmes et des enfants - comportaient une incroyable variété de pratiques barbares allant de l'empoisonnement systématique à la vivisection - bref, l'épouvante intégrale ! Mais pourquoi est-ce que je regarde des trucs pareils, moi ? Y aurait-il une fascination de l'horreur ? J'en ai la nausée rien que d'y penser. D'autant que les*

*officiers de l'unité 731 n'ont jamais été jugés ni châtiés ; un pacte conclu entre le général MacArthur et l'empereur du Japon leur a accordé une totale impunité, en échange de laquelle les Etats-Unis ont reçu l'ensemble des résultats des tests menés dans cet antre de la mort. Beurk ! Passez-moi la cuvette.*

*Je sais bien que les Japonais ne sont ni les premiers ni les pires. Je sais bien que les scrupules n'ont jamais étouffé aucun tortionnaire, à quelque pays qu'il appartienne, quelles que soient ses motivations. L'Inquisition. Hitler. Staline. Pol Pot. Les génocidaires du Rwanda. Et tous les autres... Je sais bien que le fil rouge de l'aventure humaine est sanguinolent, que tout au long de notre histoire, des êtres humains ont oublié qu'ils l'étaient, déployant des trésors d'ingéniosité afin de faire souffrir leurs semblables ou, à l'instar des bourreaux de l'unité 731, considérant leurs victimes comme de simples quartiers de viande à découper. Je sais bien qu'aujourd'hui même, au moment où j'écris ce texte, des prisonniers meurent sous la torture, des femmes et des enfants sont violés, suppliciés et immolés en direct afin d'alimenter l'horrible marché du film noir. Je sais bien qu'il existe un Mal majuscule, qui n'a rien à voir avec nos petites imperfections de salon - un Mal qui coule comme un fleuve de boue fétide dans les soubassements*

*de l'humanité, et qui nous dépasse tellement « par en bas » que nous n'arrivons ni à le comprendre ni même à le concevoir.*

*Je le sais, mais je ne veux pas y penser. J'essaie consciencieusement de l'oublier et, la plupart du temps, j'y réussis. Sauf quand la télé ou les journaux ou les livres d'histoire me mettent le nez dedans. Et alors je me demande : est-ce que nous avons tous ça en nous ? Et moi, est-ce que je l'ai aussi ? Une fissure au fond de mon être, par où la boue noire pourrait remonter à la surface et tout ravager ? Je veux croire que non, mais je n'en suis pas très sûre.*

*Car enfin, quand on y réfléchit, tous ces monstres qui ont, au fil des siècles, semé la souffrance et la mort sur la planète - eh bien, ils ne sont pas nés avec un poignard entre les dents. Ils ont tous commencé, comme vous et moi, par être des enfants. Des petits d'hommes au cœur pur. Des bébés innocents serrés contre leur maman. Pas aussi choux que mon petit-fils Nolan, bien sûr, qui est le plus beau et le mieux réussi du monde, mais quand même bien mignons. Et quelques décennies plus tard, voilà qu'on les retrouve en train d'étriper des gens. Qu'est-ce qui s'est passé ? A la suite de quel événement tout a basculé dans leur âme ? Mystère. J'aurai plein de questions à poser à Dieu quand*

*je le verrai en face. Notamment celle-ci, que tout le monde se pose : pourquoi permet-il le massacre des innocents ? pourquoi n'intervient-il pas s'il est tout-puissant ? Je veux bien que l'homme soit libre. Je veux bien que cette liberté empêche Dieu d'interférer. Mais quand même, il pourrait faire des exceptions, de temps en temps, quand l'horreur dépasse les bornes.*

*Je me pose la question et, en même temps, je connais la réponse. Un jour, quand j'avais dix ans, à la suite d'une agression qui a sali et souillé ma vie d'enfant, alors que j'étais plongée dans la détresse la plus noire, j'ai senti Dieu me prendre par la main. J'ai senti sa présence à mes côtés, une immense présence paternelle pleine d'amour et de compassion, et j'ai pu recommencer à vivre. Peut-être que tous les innocents qui souffrent connaissent ça. Peut-être que Dieu, dans le secret, marche aux côtés de tous ses enfants pour les envelopper de son amour et adoucir leur peine.*

*Peut-être que c'est pour ça qu'on l'appelle Emmanuel.*

**Gladys Théodoloz**



	<b>Afrique</b>	
BITTAR L.	• 27 ans plus tard, le Zimbabwe	574,22
CARIOU-CHARTON S.	• Entre refuge et réserve. Le drame de l'exil	570,21
NSIELANGA S.	• Perspective africaine	567,27
WERMTER O.	• Zimbabwe : le bien commun aux oubliettes	574,24
	<b>Armement</b>	
MARCOUX P.-O.	• Le fléau des armes à dispersion	568,21
SERFATI Cl.	• Mondialisation armée	568,17
	<b>Arts</b>	
BORY V.	• Dieu, l'art brut et la folie créatrice	565,25
	<b>Australie</b>	
McCOY B.	• Indigènes d'Australie	565,18
	<b>Bible</b>	
LIVIO J.-B.	• La voix du silence	571-572,17
PERROT E.	• La Bible, un traité d'économie ?	575,26
VALDÈS A. A.	• Jésus-Christ était-il prêtre ?	565,13
	• L'enterrement de Jésus	568,9
	• Le soleil de Gabaon	573,9
	<b>Bloc-notes</b>	
THÉODOLOZ GI.	• L'odyssée de l'espèce	566,44
	• Des bêtes et des hommes	567,44
	• Chemins	568,44
	• Ecriture	569,44
	• Personne ?	570,44
	• Pollution	571-572,52
	• Emerveillement	573,44
	• Le pont	574,44
	• Rome	575,44
	• Emmanuel	576,42
	<b>Cinéma</b>	
BEDOUELLE G.-Th.	• Réelles fictions	565,29
	• Solitudes	566,28
	• Parole sans paroles	567,32
	• Enfermements	568,29
	• Du bon usage du kitsch	569,31
	• Musiques des profondeurs	571-572,33
	• Passions romantiques	573,29
	• Contrastes d'Israël	574,29
	• La double constance	575,30
	• Des mondes masculins	576,25
EGGER M.	• Dans le silence de Dieu. Ingmar Bergman	574,26
	<b>Développement</b>	
DIETSCHY A.	• Mutation religieuse et sociale au Pérou	574,13
DUPRAZ A.	• L'économie de communion. Une contre-culture	567,21
EGGER M.	• La Suisse doit s'engager plus. Objectifs du Millénaire	570,17
LONGCHAMP A.	• Paul VI, un visionnaire. L'intuition de la mondialisation	570,13
SCHMIDT M.	• Travailler dans la dignité. Campagne de Carême	567,13
	<b>Economie</b>	
DUPRAZ A.	• L'économie de communion. Une contre-culture	567,21
PERROT E.	• La Bible, un traité d'économie ?	575,26
	<b>Editorial</b>	
BITTAR L.	• Un cap, des passages	573,2
CHRISTIAENS L.	• Enfin, le silence de Noël	576,2
EMONET P.	• Des gestes !	565,2
	• Retour au centre	566,2
	• Quand les héros tombent	567,2
	• Plaidoyer pour plus d'équité !	568,2
	• Oser le large	569,2
	• Pas de foi sans justice	570,2
	• Le silence n'est pas muet	571-572,2
	HUG J. • L'œcuménisme, échange des dons	574,2
LIVIO J.-B.	• Neige en novembre, Noël en décembre	575,2
	<b>Eglise</b>	
AMALADOSS M.	• La mission en mutation	574,18
BAVAREL M.	• La théologie de la libération menacée. 5 <sup>e</sup> Conférence de l'épiscopat d'Amérique latine	569,12
CIVELLI J.	• La messe et le sacré	574,9
DUCARROZ Cl.	• Joseph Ratzinger en Benoît XVI	569,9
GSCHWEND E.	• Eucharistie : le mystère et les mots	573,13
HOTZ R.	• Entre chien et loup. L'Eglise en Pologne	567,9
KUSAR St.	• Quête spirituelle postmoderne	566,9
LONGCHAMP A.	• Paul VI, un visionnaire. L'intuition de la mondialisation	570,13
RYAN J.	• Pourquoi je reste	565,9
	<b>Eglise en Suisse</b>	
BOSSART J.	• Recentrer sa foi. Interview de Mgr Kurt Koch	566,12
SCHMIDT M.	• Travailler dans la dignité. Campagne de Carême	567,13
	<b>Enseignement</b>	
ROULLET M.	• L'école bouge : pour aller où ?	573,20
SAUGE A.	• Croire et croyances. Un objet d'enseignement de la philosophie	573,24
	<b>Europe</b>	
DE CHARENTENAY P.	• Réforme de l'Europe. Rester une voix dans le monde	575,18
HOTZ R.	• Entre chien et loup. L'Eglise en Pologne	567,9
PFISTER St.	• Sécurité internationale. La boîte à outils de l'UE	575,22
	<b>Ethique</b>	
PETITE J.	• Suicide et désespoir. Le saut de la foi	565,21
	<b>Expositions</b>	
NEVEJAN G.	• La Belgique dévoilée	568,32
	• Une modernité singulière. Edvard Munch	570,30
	• Entre politique et dévotion : Philippe de Champaigne (1602-1674)	574,31
	• Marchand et collectionneur. Ernst Beyeler	576,27
	<b>Foi</b>	
BOSSART J.	• Recentrer sa foi. Interview de Mgr Kurt Koch	566,12
CIBILS M.	• Le chemin de la foi : raison et 6 <sup>e</sup> sens	576,9
KUSAR St.	• Quête spirituelle postmoderne	566,9
MENU BI.	• L'émotion au service de la foi : Taizé à Genève	576,13
RYAN J.	• Pourquoi je reste	565,9
	<b>Histoire</b>	
FELLAY J.-Bl.	• Une séparation déchirante. Le vote de 1907 à Genève	569,20
HUG J.	• La question de Palestine	576,21
	<b>Islam</b>	
DÄHLER Fr.	• Un islam plus libéral et émancipé : le cas de l'Indonésie	566,20
	<b>Jésuites</b>	
CHOISIR	• Adieu à Raymond Bréchet	573,4
EMONET P.	• Pedro Arrupe : un saint dans la tourmente	575,9
RÉDACTION	• Forum social mondial 2007. L'expérience jésuite	567,25
	<b>Lettres</b>	
JOULIÉ G.	• Le dogme intégral. John Henry Newman	565,32
	• La brebis cachée. Robert Walsley (1878-1956)	566,32
	• Le poète et le théologien. Claudel et le cardinal Journet	567,34

• <i>Revoilà les neiges d'antan. Chaunes</i> . . . . .	568,35
• <i>De plume et d'épée. Octave Mirbeau</i> . . . . .	569,36
• <i>Racine le tragique</i> . . . . .	570,33
• <i>Le bruit du moi et la rumeur du siècle</i> .571-572,36	
• <i>La forêt du Mal. Marcel Proust</i> . . . . .	573,32
• <i>Un taoïste à la Cour de France.</i> François de Fénelon . . . . .	574,34
• <i>La chasse immortelle. Herman Melville</i> . . . . .	575,35
• <i>L'épanchement du songe.</i> Gérard de Nerval . . . . .	576,30
<b>Livres ouverts</b>	
BAVAREL M. • <i>Le concile avec Dom Helder</i> . . . . .	574,40
BOUCHARDY M.-Th. • <i>Sadhana</i> . . . . .	567,38
BROQUET R. • <i>Religions et psyché</i> . . . . .	576,35
DAYER M.-L. • <i>Le visage de Dominique</i> . . . . .	566,36
• <i>L'arbre guérisseur et le mauvais air</i> . . . . .	573,36
• <i>Le kiosque de Huysmans</i> . . . . .	576,36
DESTHIEUX M. • <i>Une Eglise divine et humaine</i> . . . . .	576,34
EMONET P. • <i>Le combat de Hans Küng</i> . . . . .	570,37
HAENNI D. • <i>Jésus et son entourage</i> . . . . .	565,36
HOURIET J.-B. • <i>Une provocation bienvenue</i> . . . . .	568,37
HUG J. • <i>Une « grande guerre » désastreuse</i> . . . . .	573,37
LIVIO J.-B. • <i>Israël, sans confusions</i> . . . . .	568,38
• <i>Méditation sur Jésus</i> . . . . .	571-572,46
RUEDIN L. • <i>L'expérience des Exercices spirituels</i> .571-572,45	
VOGELSANGER W. • <i>La mission de Marthe Robin</i> . . . . .	574,38
ZURN J.-P. • <i>Les rois de l'Ancien Testament</i> . . . . .	565,40
<b>Moyen-Orient</b>	
BERSET J. • <i>En voie de disparition. Les chrétiens d'Irak</i> .573,16	
HUG J. • <i>La question de Palestine</i> . . . . .	576,21
<b>Musique</b>	
VOYAT R. • <i>Un rythme éloquent</i> . . . . .	571-572,30
<b>Œcuménisme</b>	
DURRER A. • <i>Le sommet des « princes ».</i> <i>Assemblée œcuménique européenne</i> . . . . .	575,14
MENU BI. • <i>L'émotion au service de la foi :</i> <i>Taizé à Genève</i> . . . . .	576,13
<b>Pérou</b>	
DIETSCHY A. • <i>Mutation religieuse et sociale au Pérou</i> . . . . .	574,13
<b>Philosophie</b>	
RUEDIN L. • <i>Mystique de fusion ou d'union ?</i> . . . . .	566,16
SAUGE A. • <i>Croire et croyances.</i> <i>Un objet d'enseignement de la philosophie</i> .573,24	
<b>Politique internationale</b>	
BITTAR L. • <i>27 ans plus tard, le Zimbabwe</i> . . . . .	574,22
BERSET J. • <i>En voie de disparition. Les chrétiens d'Irak</i> .573,16	
CARIOU-CHARTON S. • <i>Entre refuge et réserve. Le drame de l'exil</i> .570,21	
DE CHARENTENAY P. • <i>Réforme de l'Europe.</i> <i>Rester une voix dans le monde</i> . . . . .	575,18
MARCOUX P.-O. • <i>Le fléau des armes à dispersion</i> . . . . .	568,21
McCOY B. • <i>Indigènes d'Australie</i> . . . . .	565,18
MENDEZ DE VIGO V. • <i>L'avenir du Forum</i> . . . . .	567,26
NSIELANGA S. • <i>Perspective africaine</i> . . . . .	567,27
PFISTER St. • <i>Sécurité internationale.</i> <i>La boîte à outils de l'UE</i> . . . . .	575,22
RÉDACTION • <i>Forum social mondial 2007.</i> <i>L'expérience jésuite</i> . . . . .	567,25
SERFATI CI. • <i>Mondialisation armée</i> . . . . .	568,17
WERMTER O. • <i>Zimbabwe : le bien commun aux oubliettes</i> .574,24	
<b>Politique suisse</b>	
BÛCHI Ch. • <i>La Suisse inquiète. Encore l'UDC. Que faire?</i> .576,17	
DEVANTHERY Ch. • <i>De la laïcité au pluralisme.</i> <i>L'exemple vaudois</i> . . . . .	569,25
EGGER M. • <i>La Suisse doit s'engager plus.</i> <i>Objectifs du Millénaire</i> . . . . .	570,17
<b>Portrait</b>	
EMONET P. • <i>Pedro Arrupe : un saint dans la tourmente</i> . .575,9	
RYAN J. • <i>Un moine de l'Eglise d'Orient.</i> <i>Lev Gillet (1893-1980)</i> . . . . .	570,9
<b>Psychologie</b>	
PIRON CI. • <i>Accros au bruit</i> . . . . .	571-572,25
QUINODOZ D. • <i>Etes-vous sûr d'être homosexuel ?</i> . . . . .	566,24
VAUCHER M. • <i>Un couple infernal. Vie et violence</i> . . . . .	568,13
<b>Religions</b>	
AMALADOSS M. • <i>La mission en mutation</i> . . . . .	574,18
DÄHLER Fr. • <i>Un islam plus libéral et émancipé :</i> <i>le cas de l'Indonésie</i> . . . . .	566,20
FRIEDLI R. • <i>Océan Pacifique.</i> <i>La Méditerranée du XXI<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	569,16
<b>Silence</b>	
BRIAND H. • <i>Dans le silence des cloîtres</i> . . . . .	571-572,9
KUSAR St. • <i>Quand Dieu se tait</i> . . . . .	571-572,13
LIVIO J.-B. • <i>La voix du silence</i> . . . . .	571-572,17
LONGET R. • <i>A l'écoute de la santé</i> . . . . .	571-572,20
PIRON CI. • <i>Accros au bruit</i> . . . . .	571-572,25
VOYAT R. • <i>Un rythme éloquent</i> . . . . .	571-572,30
<b>Société</b>	
AMALY R. • <i>Cent ans de scoutisme</i> . . . . .	571-572,40
DEVANTHERY Ch. • <i>De la laïcité au pluralisme.</i> <i>L'exemple vaudois</i> . . . . .	569,25
FELLAY J.-Bl. • <i>Une séparation déchirante.</i> <i>Le vote de 1907 à Genève</i> . . . . .	569,20
LONGCHAMP A. • <i>Le pari de l'engagement</i> . . . . .	567,17
LONGET R. • <i>A l'écoute de la santé</i> . . . . .	571-572,20
PETITE J. • <i>Suicide et désespoir. Le saut de la foi</i> . . . . .	565,21
PROLONGEAU H. • <i>Sans abri. Huit jours sous la tente</i> . . . . .	568,25
ROULLET M. • <i>L'école bouge : pour aller où ?</i> . . . . .	573,20
<b>Spiritualité</b>	
BRIAND H. • <i>Dans le silence des cloîtres</i> . . . . .	571-572,9
CIBILS M. • <i>Le chemin de la foi : raison et 6<sup>e</sup> sens</i> . . . . .	576,9
FUGLISTALLER Br. • <i>Souvenirs, souvenirs...</i> . . . . .	565,8
• <i>Les clés de la confiance</i> . . . . .	567,8
• <i>Uluru Rock blues</i> . . . . .	571-572,8
• <i>Le monde est dans mon bol</i> . . . . .	574,8
• <i>Balles et ballons</i> . . . . .	576,8
KUSAR St. • <i>Quand Dieu se tait</i> . . . . .	571-572,13
RUEDIN L. • <i>Quand prier donne sens</i> . . . . .	566,8
• <i>A chacun sa résurrection</i> . . . . .	568,8
• <i>Marcher</i> . . . . .	569,8
• <i>Se nourrir pour nourrir</i> . . . . .	570,8
• <i>Salutaires déchirures</i> . . . . .	573,8
• <i>Se tenir là</i> . . . . .	575,8
RYAN J. • <i>Un moine de l'Eglise d'Orient.</i> <i>Lev Gillet (1893-1980)</i> . . . . .	570,9
<b>Théâtre</b>	
BORY V. • <i>Trouver sa place</i> . . . . .	566,30
• <i>Lyrique ou farce : le travail du corps</i> . . . . .	569,33
• <i>Pouvoir, que de crimes...</i> . . . . .	575,32
<b>Théologie</b>	
BAVAREL M. • <i>La théologie de la libération menacée. 5<sup>e</sup> Conférence</i> <i>de l'épiscopat d'Amérique latine</i> . . . . .	569,12
CIVELLI J. • <i>La messe et le sacré</i> . . . . .	574,9
GSCHWEND E. • <i>Eucharistie : le mystère et les mots</i> . . . . .	573,13

# **N** Notre-Dame de la Route

Centre spirituel de formation et de réflexion

Extrait du  
programme

## **Noël en communauté**

### **Célébrer dans la lumière de Bethléem**

La lumière de Bethléem change notre regard sur notre vie. La lumière qui a guidé les bergers vers la crèche brille aussi sur notre chemin. Accueillons ensemble cette bonne Nouvelle.

**21 - 25 décembre 07**

Pierre Ferrière sj, M.-Odile Raehm

## **Zen**

### **Zen et Évangile de Luc**

Pour tous ceux et celles qui désirent approfondir leur foi au contact des grands courants spirituels de l'Asie.

**20 - 25 janvier 08**

Bernard Senécal sj

### **Week-end Zen**

**14 - 16 mars 08**

Patrick R. Afchain

## **Travail et spiritualité**

### **Le travail est pour l'homme et non pas l'homme pour le travail**

**12 - 13 janvier 08**

Rosette Poletti, psychologue, Anny Myriam, petite sœur de Charles de Foucauld, Christoph Albrecht sj



## **Exercices ignatians individuellement guidés**

Dans ce type de retraite, il n'y a pas de conférence en commun, pas de parcours obligé, mais un itinéraire individualisé et adapté aux besoins de chacune et chacun.

### **Exercices de 7 jours**

**19 - 26 janvier 08**

**24 février - 2 mars 08**

**23 - 30 mars**

**6 - 13 juillet 08**

Bruno Fuglistaller sj

### **Exercices de 30 jours**

**31 août - 30 septembre 08**

Bruno Fuglistaller sj

## **Pas à pas...**

Chaque jour nous sortons en montagne, marchons en silence, méditons et célébrons l'eucharistie.

### **Retraite itinérante à raquettes**

**3 - 9 février 08**

Christoph Albrecht sj et Georges Lugon

### **Retraite itinérante à ski**

**17 - 23 février 08**

Christoph Albrecht sj et Joseph Buchs

## **Retraites thématiques**

### **Dans la nuit, Il est venu ! Dans la nuit, il vient aujourd'hui...**

**30 décembre 07 - 5 janvier 08**

Alain Guyot sj

### **Méditation - danse - labyrinthe**

**27 - 29 janvier 08**

**30 avril - 4 mai 08**

Gabrielle Dupras, Christoph Albrecht sj

### **Retraite de discernement**

**24 avril - 4 mai 08**

Bruno Fuglistaller sj

## **Pour couples et familles**

### **Préparation au mariage**

Si être aimé et aimer est un don qu'on reçoit, c'est aussi un art qui s'apprend et se cultive.

**15 - 17 février 08**

Bernard et Marie-Danièle Litzler-Piller, Bruno Fuglistaller sj

**11 - 13 avril 08**

Xavier et Susanne Maugère, Bruno Fuglistaller sj

### **Retraite de la Pentecôte pour jeunes familles**

Pentecôte peut être pour vous un temps de pause, pour « reprendre du souffle ». Le dimanche soir, parents et enfants sont invités à la célébration de l'Eucharistie suivie du souper festif.

**10 - 12 mai 08**

Beat Altenbach sj, Valérie Voisard, Programme pour enfants : Meret Reichenau avec une équipe

## **Psychologie**

### **Adieu la vie - Bonjour MA VIE**

**18 - 20 janvier 08**

Christiane Froidevaux, Jean-Bernard Livio sj